

FAMILLE ET VALEURS



LES AMIS DE SEVRES

*ET LES CHEVAUX TREMPAIENT LEUR COU DANS L'AVENIR
POUR DEMEURER VIVANTS ET TOUJOURS AVANCER.*

————— JULES SUPERVIELLE —————

ASSOCIATION DES AMIS DE SÈVRES

CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES PÉDAGOGIQUES



FONDATRICE

Edmée HATINGUAIS

BUREAU DE L' ASSOCIATION

PRÉSIDENT D'HONNEUR : **Jean AUBA**
PRÉSIDENT : **Jeannine FENEUILLE**
VICE-PRÉSIDENT : **Pierre ALEXANDRE**
SECRÉTAIRE-TRÉSORIÈRE : **May COLLET**

MEMBRES DU BUREAU

Paule ARMIER
Lucette CHAMBARD
Micheline DUCRAY

Renée LESCALIÉ
Laurence LÉVY-DELPLA
Marie-Laure POLETTI

1, AVENUE LÉON - JOURNAULT 92311 SÈVRES CEDEX - TÉL. (1) 45.34.75.27

MEMBRES BIENFAITEURS 250 F - MEMBRES ADHÉRENTS 160 F
dont 20 F pour l'adhésion à l'Association et 140 F pour l'abonnement à la revue
(Prix de vente de la revue au numéro 40 F)
C.C.P. Paris 6959-99 B - LES AMIS DE SÈVRES

FAMILLE ET VALEURS

★

. AVANT - PROPOS	3
. <i>Famille et valeurs, ou comment l'esprit vient-il aux enfants ?</i> par Georges BELBENOIT, Inspecteur général honoraire de l'Education nationale.	5
. <i>La famille est-elle productrice de valeurs ?</i> par Manga BEKOMBO, Fédération internationale pour l'éducation des parents (FIEP).	12
. <i>La famille, lieu de transmission des valeurs. Le point de vue d'un psychanalyste,</i> par Henri TAVOILLOT, FIEP	16
. <i>La transmission des valeurs : le cas japonais,</i> par Kazeo KURIMOTO, UNESCO.	22
. <i>Famille et valeurs : le cas tunisien,</i> par Habib GUERFAL, FIEP.	30
. <i>Famille, valeurs, littérature de jeunesse,</i> par Raoul DUBOIS, Centre de recherche et d'information sur la littérature pour la jeunesse (CRILJ).	32
. <i>Famille et valeurs : l'ingérence des médias,</i> par Lucette CHAMBARD, FIEP.	37
. <i>Une valeur : le travail,</i> par Héléne GRATIOT-ALPHANDERY, Directeur à l'Ecole pratique des hautes études en sciences sociales.	61
. <i>Famille et valeurs : interrogations, constats, suggestions,</i> par Henri DIEUZEIDE, Inspecteur général de l'Education nationale.	67
. <i>Bibliographie sélective</i> par Robert DAMOISEAU, FIEP.	73

A V A N T - P R O P O S



A une époque où les valeurs sont au cœur de tous les débats philosophiques et politiques, il est normal que notre Revue se demande comment, dans diverses sociétés contemporaines, la famille et l'école se partagent les responsabilités dans le domaine de l'éducation morale de l'enfant.

Ce sont donc deux numéros successifs (le premier consacré au rôle spécifique de la famille, le second à celui de l'école) qui nous permettront d'essayer de répondre à cette interrogation.

Les contributions réunies par la Fédération internationale pour l'éducation des parents au cours d'un récent colloque apportent à ce problème l'éclairage de la diversité culturelle. Y est également prise en compte la place qu'occupent dans la transmission des valeurs les lectures des jeunes et la télévision, omniprésente dans certains pays. De cet ensemble paraît, en tout cas, se dégager une idée force : quel que soit le contexte, la famille ne peut transmettre des valeurs qui si elle est valeur elle-même, c'est-à-dire s'il se produit entre ses membres des interactions, des échanges, si elle est porteuse de projets, capable de choix.

Jeannine Feneuille

FAMILLE ET VALEURS ... OU COMMENT L'ESPRIT VIENT-IL AUX ENFANTS ?



*«... il est tout de même tragique de penser que l'éducation de l'enfant est confiée aux adultes»
Henri Laborit, **Eloge de la fuite**, R. Laffont, 1976.*

La phrase citée en exergue appelle d'emblée au moins deux remarques. La première est que la famille n'est pas seule mise en cause : les parents sont logés à la même enseigne que les autres adultes. Tous sont congénitalement incapables de donner à l'enfant une éducation qui réponde aux exigences de l'avenir (le sien et celui de l'humanité). Ce qui les disqualifie, c'est que, depuis leur prime enfance, leur système nerveux a été imprégné de préjugés formés à leur insu : il est irrémédiablement imbibé d'une «*soupe de jugements de valeur*», dont la fonction organique est d'éviter toute remise en cause intempestive des hiérarchies établies. Il s'agit ici d'un mécanisme diabolique, non simplement d'une inclination bien naturelle au conservatisme.

Les parents sont plus exposés que les autres à la tentation de transmettre à leurs enfants, sous le couvert de valeurs de référence, des automatismes de pensée et d'action conformistes. Ils veulent leur bonheur, qu'ils assimilent à leur réussite sociale et professionnelle : celle-ci se mesure aux échelles de valeur qui maintiennent la structure de notre société productiviste. Au sommet de la hiérarchie trônent les professions les plus productives, celles qui assurent la protection légale ou armée de la propriété privée, ou celles qui concourent, via l'hygiène et la santé, au maintien de la force de travail. Bref il faut devenir polytechnicien, avocat d'affaires, officier, médecin, ou du moins se rapprocher le plus possible de ces situations gratifiantes : là sont les vraies valeurs. Au reste, elles commandent encore nos structures scolaires. On n'y voit pas l'ombre d'une préoccupation morale : ambiguïté qu'il faudra lever dans les rapports de la famille aux valeurs.

Deuxième remarque : la situation des enfants confiés à des éducateurs adultes est peut-être tragique pour qui va au fond des choses. Mais on ne voit pas d'alternative. Tant que les enfants persisteront à naître durablement immatures, seul le secours d'une action éducative prolongée leur permettra de survivre biologiquement et socialement. Et qui l'assurerait, sinon les adultes ?

La boutade d'Henri Laborit est délibérément provocante et paradoxale. Dans son livre, elle découle pourtant d'une argumentation rigoureuse, impossible à résumer ici, mais nourrie d'une méditation prolongée sur la biologie des comportements, science à proprement parler fondamentale et trop peu vulgarisée jusqu'ici. Elle nous place devant le dilemme majeur de l'éducation morale des enfants. A moins de prendre appui sur un dogme unitaire, religieux ou idéologique, c'est une entreprise à haut risque - voire une mission impossible - dans la mesure même où l'éducateur lucide se sait manipulé, sans pouvoir déceler exactement en quoi ni à quel point. Mais c'est aussi une responsabilité à laquelle ni la société globale, ni l'école, ni surtout la famille ne peuvent se soustraire.

Nous aborderons successivement ces deux volets.

Une mission impossible ?

Familles et enseignants n'ont pas eu besoin de lire Laborit pour hésiter ou renâcler devant la tâche. On connaît la pudeur, tacite ou déclarée, des enseignants à l'égard de l'éducation morale, et leur propension à dénoncer la démission des familles en la matière. De leur côté les familles - et pas seulement celles qui font le succès des établissements privés réputés pour leur bonne tenue - comptent bien sur l'école pour dispenser à leurs enfants, outre des connaissances sanctionnées par des diplômes, des habitudes et des règles de conduite. Le climat d'un collège ou d'un lycée est souvent un critère de choix aussi déterminant que la compétence du corps professoral.

Il faut dire à la décharge des familles qu'elles représentent aujourd'hui les membres épars d'une institution désacralisée (l'indissolubilité du mariage chrétien ne connaît qu'une survie précaire et contestée) et désormais polymorphe jusque dans notre société occidentale - car, si l'on se réfère à l'ensemble des cultures et des civilisations, elle l'a toujours été. La Déclaration Universelle des Droits de l'Homme reconnaissait encore en 1948 dans la famille «*l'élément naturel et fondamental de la société*», et lui accordait droit, à ce titre, «*à la protection de la société et de l'Etat*». Mais on connaît les données statistiques : recul du mariage, progrès du divorce, multiplication des foyers où l'enfant n'est plus entouré de son père et de sa mère biologiques, même quand il vit au contact permanent de deux adultes. Il n'y a d'ailleurs pas lieu de porter sur cet état de choses des jugements de valeur préférentiels : toujours est-il que *la famille* ne peut plus être considérée en elle-même comme une valeur sûre et stable. Ce n'est pas non plus un milieu nécessairement favorable à une action éducative cohérente et continue, en outre souvent contrecarrée par les conditions de vie. On ne peut plus parler de familles qu'au pluriel, sans oublier que le même vocable recouvre des réalités très diverses. S'il reste un trait commun à presque toutes, c'est la cohabitation d'un ou plusieurs enfants avec des adultes - ceux qui ont pris l'initiative de leur donner le jour, ou ceux qui ont accepté de se substituer aux précédents défailants. Le tableau se complique encore quand des familles voisines appartiennent à des cultures différentes et professent des conceptions divergentes tant des relations d'autorité que des impératifs et des interdits. Même en milieu homogène et traditionnel, l'urbanisation a considérablement rétréci l'espace et le temps dont la famille dispose, notamment pour l'action éducative, et la dépendance économique des jeunes se prolonge, sans atténuer leur ardeur à revendiquer une autonomie de conduite toujours plus précoce, ce qui ne va pas sans risque de conflits.

Enfin, quelles que soient leurs structures, les familles peuvent de moins en moins s'abstraire du milieu environnant, le *mur de la vie privée* ne les abritant pas de l'omniprésente télévision. Faut-il voir en celle-ci un *esperanto des valeurs* parce qu'elle va partout parler le même langage et propose avec insistance les mêmes messages publicitaires, informatifs ou au sens le plus large et le plus neutre du terme, culturels ? Le vecteur est commun, mais, si l'on ose dire, que valent les valeurs véhiculées - qu'elles soient explicites ou implicites ? Elles méritent très inégalement le respect, et la promiscuité comme le défilement rapide risquent de les vouer toutes à la même inattention - au bénéfice des messages qui misent sur la

réception inconsciente et la répétition. La télévision sait présenter des plaidoyers persuasifs pour les meilleures causes, mais l'impact en est-il moins fugace que celui des émissions spectaculaires, de finalités diverses, qui les précèdent ou les suivent? D'une manière plus générale à travers la télévision ou d'autres media, le spectacle du monde - et des grands de ce monde en tous domaines - constitue pour la famille comme pour l'école un répertoire de redoutables contre-exemples en matière d'éducation morale.

Si la famille s'est démultipliée en mille variantes, on peut en dire autant du concept de *valeurs*. A la fois normatif et factuel, comme ceux de *culture* et de *civilisation*, il est comme eux ambigu, la frontière entre les deux acceptions n'apparaissant pas toujours clairement. Un louable souci de rigueur philosophique inciterait à réserver le terme de *valeurs* à ce qui vaut absolument: liberté, beauté, vérité. Mais on serait bien en peine d'en tirer des enseignements pour l'action éducative quotidienne, d'autant que la philosophie exclut l'exhortation, décline toute qualité pour diriger, ou inspirer les actions, inculquer des vertus particulières. En pratique, quand on parle de valeurs morales ou sociales (et il n'est pas sans intérêt de noter que cette acception du mot *valeurs* n'est guère en usage que depuis un siècle), on a dans l'esprit le plus souvent, de façon fort pragmatique, un agrégat très hétérogène: cela va des pures et simples convenances, du code des bonnes manières ou de la civilité puérile et honnête (dont on aurait tort de sous-estimer l'importance pour les relations interpersonnelles) aux impératifs les plus élevés et les plus universels (droits de l'homme ou autres implications du respect inconditionnel de la personne humaine) en passant par des règles de conduite plus ou moins strictes, fondées sur des usages fluctuants, des modes tributaires des temps et des lieux; des traditions culturelles ou religieuses, des grands principes (battus en brèche parfois, on le sait, par les grands sentiments), des engagements au service de nobles causes dûment médiatisées... Bref, les valeurs constituent un ensemble flou de réponses, disponibles immédiatement ou après élaboration, aux problèmes de comportement que pose la vie. Cette hétérogénéité du contenu embrouille la réflexion, mais elle n'a en soi rien d'anormal: Les sources de notre culture morale sont diverses, et la formation du caractère commence par l'acquisition d'habitudes très prosaïques - maîtrise des sphincters par exemple. Ce n'est qu'au terme d'un long processus que les valeurs en cause seront conceptualisées et identifiées comme telles - au risque d'ailleurs d'être alors périmées. Car les valeurs, comme les civilisations, sont mortelles et leur espérance de vie va se raccourcissant. L'exemple le plus saisissant, dans notre monde occidental, est celui de la sexualité. Il n'y a pas si longtemps que la moralité ou la vertu - surtout s'agissant des femmes - a cessé d'être assimilée à la chasteté (1). Celle-ci reste d'ailleurs un impératif majeur dans des sociétés où la virginité des filles est une valeur marchande et la pudeur des femmes un signe de leur soumission aux hommes. L'évolution a sans doute été progressive, puis brusquement accélérée tant par la pilule que par la libération des mœurs consécutive à 1968. Mais quand même, quel chemin parcouru en deux siècles, depuis Virginie préférant mourir noyée plutôt que d'être sauvée dévêtue jusqu'à la gamine

(1) Une certaine discipline sexuelle semble remonter très loin dans la phylogénie, les primates se pliant au tabou de l'inceste.

d'aujourd'hui, qui, au même âge, ramène à la maison son *petit ami* pour la nuit sans autre gêne que momentanée à l'égard de ses parents ! Quand au fils homosexuel, la réprobation honteuse à son égard a fait place à une indulgente compréhension. Il en va de même pour les valeurs du travail, perturbées par la crise et l'extension du chômage, mais aussi déjà par l'incapacité où sont les enfants d'inclure la compétence professionnelle dans l'image d'un père dont ils ignorent en quoi consiste ce qu'il fait. L'évolution des mentalités - entendues au sens d'un ensemble d'attitudes vis-à-vis des problèmes majeurs du temps - atteint tous les domaines. En 1975, J. de Rosnay pouvait dresser dans son **Macroscopie** un tableau comparatif des valeurs traditionnelles (en gros celles des parents) et des valeurs émergentes, auxquelles adhèrent les jeunes de 18 à 25 ans. Cette «nouvelle pensée» s'avère si peu compatible avec la précédente que, pour éviter «un monde schizophrénique», il faudrait parvenir à «définir avec les jeunes, au-delà de toute démagogie et de tout paternalisme, les grands axes de l'éducation qui leur est nécessaire pour affronter le XXI^e siècle...» Cette rupture entre générations n'est pas nouvelle chez nous. Déjà en 1865, E. Legouvé notait qu'avec le développement de l'instruction, fils et pères n'étaient plus d'accord sur rien. Mais bien évidemment la multiplication des sources d'information et notamment la profusion des messages audiovisuels ne peuvent qu'amplifier ce phénomène. Les pères, comme les maîtres, ont cessé d'être ceux qui savent sans conteste, et leur crédibilité comme leur autorité s'en trouvent sérieusement ébranlées.

Cela met en cause la notion même de transmission des valeurs - en même temps que la validité de *l'antique morale de nos pères*. Il faut méditer l'appel que lançait récemment J. Delumeau à **Apostrophes** : «Il n'y a pas de civilisation sans renoncement culturel. Nous sommes dans la nécessité absolue d'inventer une nouvelle morale. Si nous ne le choisissons pas, nous sommes sur la pente de la mort». Et l'on peut se demander avec L. Ferry si nous n'allons pas vers un «humanisme négatif», où seule l'argumentation libre, parce qu'elle oblige chacun à étayer son point de vue de raisons objectives, serait source d'une légitimité des idées que ne peut plus fournir en aucun domaine - politique, éthique, scientifique, religieux même - la référence à une tradition reçue.

Ces appels convergents à une nouvelle pensée, à une nouvelle morale, à l'argumentation libre donnent un poids nouveau à la déontologie laïque : c'est non seulement par respect pour la personne de l'enfant, mais par lucidité devant les exigences de notre temps qu'il faut laisser aux jeunes l'initiative de déterminer les valeurs en fonction desquelles ils entendent régler leur vie, personnelle et collective.

Une famille en crise ne peut transmettre à ses jeunes des valeurs en crise. L'attitude la plus adéquate pourrait être, à l'instar de J. de Rosnay, de faire confiance à leur discernement : «*Mieux informés par leurs multiples canaux parallèles de communication, d'observation et d'éducation mutuelle, plus ouverts aussi, les jeunes discernent beaucoup mieux que leurs aînés des événements, des évolutions et des situations qui échappent souvent aux experts et aux spécialistes*» - d'autant qu'ils ne s'embarassent guère, dans leur critique du présent, des habitudes et des valeurs traditionnelles. C'est ainsi, pour peu qu'on n'y fasse pas obstacle par excès de zèle ou par maladresse, que l'esprit leur viendra - peu à peu.

Les parents en sont-ils pour autant exonérés de leurs devoirs d'éducation ? Pas du tout. Mais c'est une autre question, qu'il faut aborder maintenant.

Le devoir d'éducation

Qu'on me permette d'évoquer un souvenir personnel, assez ancien pour mériter le statut d'apologue. Un jour que nous comparions, chez des amis, divers styles d'éducation, leur fille aînée, traversant la pièce, lança au passage : *«Mes sœurs et moi, c'est bien simple, nous n'avons été ni bien ni mal élevées, nous n'avons pas été élevées du tout»*. Cela pouvait sonner comme un reproche, au demeurant injustifié. Les parents apprécèrent mal de le recevoir devant nous. Leurs filles ne leur avaient jamais causé de soucis graves ni de conduite ni de scolarité : sans doute n'avaient-ils pas jugé utile de leur faire sentir le caveçon. A la réflexion, chez une fille très indépendante de caractère, la sortie révélait une frustration de n'avoir pas eu à se heurter à une autorité (dont elle aurait, selon tout vraisemblance, très mal accueilli les manifestations). Cette anecdote m'est revenue en mémoire, voici quelques mois devant le témoignage d'un journaliste évoquant à la télévision le rude combat mené pour arracher son fils à la drogue. *«Pourquoi, disait-il, ne lui ai-je pas donné une colonne vertébrale, des valeurs sur lesquelles s'appuyer, quitte à ce qu'il s'emploie ensuite, comme je l'ai fait moi-même, à les détruire ?»*. Ainsi, ce qui compterait à ce stade serait moins le contenu des valeurs que leur existence. Sans doute faudrait-il se garder de les prendre pour autre chose que ce qu'elles sont - des réponses toutes provisoires aux problèmes rencontrés dans la vie. Elles n'en sont pas moins indispensables, comme protection contre l'angoisse, qui naît de ne pas savoir, face à la tolérance ambiguë des adultes, si ce qu'on fait est bien ou mal. Angoisse fondamentale, insupportable et par là-même un des moteurs puissants du comportement humain. *«L'enfant, écrit encore Laborit, pour fuir cette angoisse, pour se sécuriser, cherche lui-même l'autorité des règles imposées par les parents. A l'âge adulte... il se raccrochera aux jugements de valeur d'un groupe social comme un naufragé s'accroche désespérément à sa bouée de sauvetage»*. C'est la même angoisse qui livre l'adolescent à la fascination des sectes ou lui fait chercher refuge dans la drogue. Elle agit très précocement, et l'on a pu décrire le jeune enfant comme *terrorisé* quand il éprouve que son pouvoir sur l'adulte est sans limite, qu'il ne rencontre jamais la résistance sécurisante que ses transgressions recherchent en fait.

Les parents qui ont pris la responsabilité de mettre l'enfant au monde ne peuvent tout de même pas lui refuser cette protection élémentaire, source de sécurité affective et de santé mentale. La famille - quand il en a une - constitue d'ailleurs pour l'enfant le lieu de la première empreinte et de la première éducation, celui de la première rencontre avec le permis et le défendu, d'abord assimilés à ce qui plaît ou déplaît à l'adulte et déclenche les réactions correspondantes. En somme, il y a entre famille et valeurs quelles qu'elles soient un lien organique profond, transposé par certains en prérogatives imprescriptibles du père de famille, selon un schéma auquel adhérait Jules Ferry (jusque dans sa fameuse **Lettre aux Instituteurs**). Mais quelque peu périmé depuis. Les seules prérogatives reconnues désormais sont celles de l'enfant, la famille ne conservant pour sa part que le devoir d'assistance éducative.

La tendance de l'évolution est à ce qu'elle partage de plus en plus tôt cette mission avec des institutions spécialisées, les crèches d'abord, rendues nécessaires par le travail des femmes, l'école ensuite, pour une durée toujours croissante. Peut-être au demeurant n'y a-t-il pas de valeurs relevant spécifiquement de la compétence de la famille, le partage entre éducation et instruction étant des plus incertains. Même les valeurs religieuses - timidement encore chez nous il est vrai - tendent à devenir l'objet d'un enseignement donné à tous, comme éléments d'un paysage culturel que ne peuvent ignorer ni les incroyants ni les adeptes d'autres religions, sous peine de ne comprendre ni leur passé ni leur temps.

D'une manière plus générale, il semble très difficile de mener à bien un recensement des valeurs qui devraient faire l'objet soit d'un enseignement scolaire, assujéti à un programme, soit d'un effort d'éducation familiale, plus occasionnel et demandant plus à l'exemple qu'au précepte. Quand on ne se contente pas d'évoquer la *morale sans épithète* ou l'*antique morale de nos pères*, il est bien rare que l'énumération commencée ne soit pas interrompue par un *etc...* peu compromettant. Il est vrai que quand l'énumération est limitative, les critères de choix laissent le lecteur perplexé.

Sans doute pourrait-on dans un premier temps se référer, en dépit des remous de l'histoire récente, au consensus international qui a donné naissance successivement à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et à la Déclaration des Droits de l'Enfant. Une seconde étape conduirait vers les valeurs de solidarité qui, selon J. Ruffié (**De la biologie à la culture**), préfigurent le niveau d'intégration auquel doit parvenir l'humanité pour ne pas se suicider - solidarité qui exclut les racismes, donne priorité aux plus déshérités, s'étend à l'environnement en péril et à tous les occupants de la biosphère. On ne peut s'empêcher de penser ici à Montesquieu : «*Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille et ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe et au genre humain, je le regarderais comme un crime*».

Dans cette perspective, où l'altruisme est posé comme la règle fondamentale de l'éthique, la famille ne doit pas être le lieu d'un égoïsme élargi à une caste ou à un clan, comme dans *les grandes familles* ou la famille Boussardel dépeinte par Ph. Hériat. Elle doit incarner pour l'enfant le premier stade d'un altruisme appelé à s'étendre progressivement aux communautés concentriques d'insertion, du voisinage immédiat au *village planétaire* ou au *vaisseau cosmique Terre*.

Cette visée d'avenir - soucieuse de la survie d'un monde menacé - n'exclut pas la connaissance du passé ; bien au contraire elle la suppose, comme un moyen d'identification - à condition toutefois, ici encore, de ne pas sacrifier inconsidérément ce qui a été, selon le mot de Voltaire, «*un ramas de crimes, de folies et de malheurs*», de ne pas adhérer sans le recul nécessaire à «*ces valeurs éternelles grâce auxquelles nous avons abouti à la civilisation industrielle, aux tortures, aux guerres d'extermination, à la destruction de la biosphère, à la robotisation et aux grands ensembles*» (H. Laborit).

Face à des valeurs convenablement choisies et débarrassées de leurs scories, et dans la mesure où elle dispose des moyens élémentaires de conduire une action éducative, la famille doit d'abord s'efforcer d'assurer la base initiale de formation des tout petits, à l'âge où les communications non-verbales sont prépondérantes et peuvent être la source d'impératifs contradictoires perturbants. Il lui faudra ensuite trouver son style d'éducation - tributaire des relations d'autorité et de considération réciproque entre mari et femme (pour user de la terminologie traditionnelle), entre adultes et enfants, dans la marge étroite qui sépare un paternalisme assénant des certitudes sclérosantes d'un laxisme anxiogène : un style de coopération prudente, attentive à ne pas faire porter aux enfants de responsabilités trop lourdes pour eux, mais préférant l'explication à l'injonction. Sans illusion excessive : les enfants sont souvent plus sensibles au refus qu'aux motifs qui l'enrobent (et ce n'est pas parce qu'on leur dit gentiment *d'accord ?* qu'ils sentent leur avis ou leur désir pris en compte). Les parents seront attentifs à ne pas entraver la souhaitable et légitime progression des enfants et des adolescents vers l'autonomie, de même qu'à éviter autant que possible d'entrer en conflit avec les valeurs reconnues dans la communauté environnante, qu'il s'agisse de valeurs de connaissance (attitudes vis-à-vis des savoirs) ou de valeurs d'action (attitudes à l'égard d'autrui, de l'environnement naturel et humain). Il ne faut plus compter en la matière sur une harmonie préétablie, mais bien davantage sur l'élaboration d'un projet éducatif commun, issu de la concertation entre familles, organisées ou non, école, autres instances éducatives intéressées à la formation des citoyens - cette qualité étant le plus authentique dénominateur commun des occupants d'un territoire à l'échelle humaine. Cette concertation est un moyen désormais éprouvé de faire progresser, à défaut d'une égalité encore utopique, la réduction des inégalités les plus choquantes, notamment devant le savoir. Elle offrirait aux familles concernées l'occasion d'examiner dans quelle mesure elles peuvent faire leur le projet d'éducation civique de l'école - dont on sait que la forme actuelle a été délibérément conçue pour que les familles puissent se procurer le texte facilement et le lire sans être rebutées.

Enfin, pour rejoindre le début de ces réflexions et ne pas emprunter à H. Laborit seulement des considérations négatives, je rappellerai ce que devrait être, selon lui, le rôle des adultes à l'égard des enfants :

«Le rôle de l'adulte peut se résumer en disant qu'il doit favoriser chez l'enfant la conscience de lui-même et de ses rapports avec les autres (et pas seulement de production) ; la connaissance de (et l'intérêt pour) ces rapports sous toutes leurs formes : biologique, psychologique, sociologique, économique et en résumé politique ; l'imagination pour en créer sans cesse de nouveaux mieux adaptés à l'évolution de la biosphère et de l'écologie humaine...».

Quant aux moyens à utiliser pour y parvenir, ajoute-t-il, *«(ils) ne sont point encore et ne seront, espérons-le, jamais codifiés».*

Voilà un certain nombre d'idées, dont la mise en œuvre n'est certes pas facile - d'autant qu'on sait depuis les Anciens qu'il ne suffit pas de concevoir et de vouloir le bien pour le faire, que prétendre inculquer aux autres le respect de ce qu'on ne respecte pas soi-même est une gageure.

La question n'en méritait pas moins un colloque.

Georges Belbenoit

LA FAMILLE EST - ELLE PRODUCTRICE DE VALEURS ?



La mise en relation des termes **famille** et **valeur** peut paraître, à première vue, comme un jeu d'esprit quelque peu déconcertant. Tout d'abord parce que ces deux termes nous sont à tel point familiers, et paraissent d'acceptation si immédiate, qu'on a du mal à concevoir leur association. Ensuite, et pour se prêter à ce jeu, la première démarche qui vient à l'esprit consiste à assigner arbitrairement à ces « choses » des fonctions précises : ainsi, la **famille** est-elle aussitôt pensée comme agent et la valeur, comme sujet. Rien de plus normal puisque le mot famille génère immédiatement l'idée d'une unité sociale concrète, c'est-à-dire, d'un groupe de personnes agissantes, inscrit dans un espace désigné comme lieu de l'action, tandis que la valeur, objet abstrait, est appréhendé comme un produit de l'activité de l'esprit. Aussi satisfaisante qu'elle puisse paraître, cette répartition des fonctions n'est pas moins problématique, dans la mesure où elle n'est pas logiquement fondée. En effet, si la famille (telle qu'elle est représentée) se trouve ainsi investie de multiples fonctions visant une valeur, on peut se demander quoi, de cette famille-agent qui réalise ou favorise la réalisation d'actions ou de ces actions elles-mêmes, est à mettre en relation avec ladite valeur ? Et qu'entendons-nous par **valeur** ?

C'est sans doute là, la question la plus difficile qu'il nous est donné d'aborder. Comme beaucoup d'autres concepts, le mot valeur comporte plusieurs acceptions que nous n'énumérerons pas ici, et qui, toutes, renvoient à la notion de mesure et de sens. De manière forcément grossière, nous entendrons ici par valeur, le résultat positif d'une activité ; celle par laquelle on débouche sur des hypothèses en vue de l'élaboration d'un objet ou qui permet d'atteindre l'objet visé, qu'il s'agisse d'un objet de désir ou d'un objet d'échange. C'est de cette acception générale que dérivent tous les autres sens attribués au mot valeur, lequel s'applique moins à l'objet lui-même qu'aux procédés et aux procédures par lesquels il se réalise et se donne à la conscience. Nous pensons, par exemple, que la simple existence des membres constitutifs de la famille, unis les uns aux autres par des liens de consanguinité, ne représente guère une valeur en tant que telle : est valeur, en revanche, ce qui résulte de l'interaction continuelle de ces membres, de l'échange de sentiments et d'attitudes qui s'opère entre eux. Or ces différents actes dépendent, eux-mêmes, de la structure du groupe familial, à commencer par sa composition et la position de chacun de ses éléments.

Nous plaçant dans la perspective définie plus haut, nous pouvons affirmer que la famille est, en soi, une valeur, puisqu'elle se donne, en réalité, comme l'aboutissement d'une série d'opérations abstraites. Elle est sélection ou discrimination entre types différents de relation interpersonnelle ; elle est restructuration des traits sélectionnés et réduction des antagonismes éventuels entre ces traits, et elle est reconstruction, à partir de ces données, d'un ensemble original en équilibre interne et en harmonie avec l'environnement. Il serait long d'illustrer, par des exemples, chacune des opérations mentionnées ci-dessus, mais la suite de notre exposé en donnera les applications et éclairera notre propos.

L'observation ethnographique laisse penser que les liens biologiques unissant les individus entre eux interviennent fort peu dans l'élaboration de la parenté. Ainsi que le note Cl. Lévi-Strauss, «*un système de parenté ne consiste pas dans les liens objectifs de filiation ou de consanguinité donnés entre les individus ; il n'existe que dans la conscience des hommes ; il est un système arbitraire de représentations, non le développement spontané d'une situation de fait*». Il ressort de cette observation, entre autres propositions, que les relations de parenté ne peuvent se concevoir comme l'explication ou la validation des ordres de la consanguinité, mais, plutôt, comme les dénominations de catégories ou de classes d'individus envisagés par rapport à Ego et en fonction de critères déterminés. La catégorie de parents en implique une autre, celle de non-parents, les deux constituant la communauté sociale au sein de laquelle l'on se situe soi-même. A cette première opération de différenciation, succède une seconde consistant à prélever, au sein du groupe de parents, ceux des membres qui, en raison de leur affinité, font partie de la famille. Nous assistons ainsi à une nouvelle discrimination par laquelle s'organisent des classes de parents. Or la famille ne peut se construire sans l'adjonction à cette classe privilégiée des éléments de la catégorie de non-parents que représentent le couple de géniteurs. **Si bien que la famille résulte d'une série de mouvements d'exclusion et d'inclusion successives de catégories ou de classes d'individus.** Le renouvellement de ces opérations à chaque génération est sans doute ce qui confère sa pérennité au fait familial lui-même. Et celui-ci acquiert le statut de valeur par sa capacité à transcender les ruptures générationnelles et à engendrer ainsi le sentiment de continuité temporelle qui sert de support à l'histoire, c'est-à-dire à la mémoire individuelle ou collective.

Par ailleurs, la parenté est une nomenclature qui se constitue à partir d'une langue donnée. Selon les civilisations, cette nomenclature est plus ou moins étendue, selon le souci plus ou moins accusé de différencier les relations interindividuelles à l'intérieur de la catégorie ou de la classe précédemment définies. Or, on peut noter, ici encore, qu'il est procédé à un prélèvement de termes puisés dans la langue générale, et non pas de termes spécifiques dont l'emploi serait réservé. Chez les Dwala du Cameroun, par exemple (et la même observation s'appliquerait à d'autres sociétés africaines), les termes usuels, relatifs à la parenté et à l'alliance sont au nombre d'une quarantaine ; mais seulement cinq d'entre eux sont exclusivement consacrés à ce domaine, tandis que les autres sont normalement utilisés ailleurs, puisque leur fonction principale consiste à désigner des positions relatives, des rapports d'égalité ou d'inégalité, des situations d'appartenance ou de marginalité -c'est-à-dire des faits observables dans tous les secteurs de la vie sociale. Mais ces termes, inscrits désormais dans un contexte d'énonciation particulier, dans le champ de la parenté et de l'alliance matrimoniale, manifestent une structure originale et acquièrent davantage de prégnance : plus l'espace de la parentalité est restreint, plus ces termes sont en nombre réduit et plus leur sens est contraignant. On observe ainsi, dans ce cas, que le champ de la parenté a tendance à coïncider avec celui couvert par le groupe familial, sinon d'un point de vue théorique, du moins au plan de la pratique sociale : c'est, actuellement, le modèle qu'offrent les sociétés de civilisation occidentale.

En résumé de ce second point, on s'aperçoit que la parenté se constitue éga-

lement par une sélection de termes de la langue courante et par leur transposition dans un champ préalablement défini, en vue d'un éclairage plus vif porté à leur sens.

Nommer la mère, le père, le frère, l'épouse ou la bru, c'est - bien entendu - identifier chaque fois un individu au sein d'une classe et dans une position. Mais, dans le même temps, c'est aussi désigner une relation associée à des comportements et à des attitudes généralement prescrits et que l'on observe également à l'extérieur de cette classe. Ici encore, les pratiques africaines peuvent nous instruire: les termes de référence ou d'adresse en principe réservés aux géniteurs, aux germains ou à certains alliés, sont les mêmes utilisés pour désigner tout autre membre de même sexe appartenant à la même classe d'âge et exerçant des rôles sociaux comparables. A s'en tenir à une simple observation d'ordre linguistique, on en viendrait à penser que tout individu a plusieurs mères, autant de pères de d'hommes susceptibles d'occuper la place et le rôle du père véritable. Parfois même, l'utilisation de ces termes méconnaît la différence des sexes, puisqu'il en est qui sont invariables (pour un Dwala, le frère et la sœur de l'épouse sont désignés par le même terme **mony**), et puisque, dans une société voisine (les Beti), la sœur de l'époux et l'épouse du frère s'interpellent *mari* et *femme* bien que, par ailleurs, l'on sache distinguer entre le féminin associé à la femme, et le masculin, à l'homme. Ces brèves indications ethnographiques tendent à montrer que, grâce à cette transposition dans un contexte d'énonciation particulier, le vocabulaire de parenté dont les éléments obéissent à diverses règles d'usage de la langue générale, finit par constituer un véritable système relativement autonome, ouvert à toutes sortes de manipulations. Cette aptitude manifeste à la transformation et à la régénération est aussi une valeur en soi, dans la mesure où elle est propre à l'homme et le différencie ainsi des autres catégories animales. Elle témoigne de cette activité de création qui caractérise le culturel : empruntant à la langue *naturelle*, elle conduit à la constitution de nomenclatures dont l'extrême maniabilité favorise l'invention par une complexification de plus en plus poussée, au point que le produit final ne doit plus au *naturel* que sa prétention à être un cadre de référence.

Comme nous l'avons signalé plus haut, les termes de parenté désignent tout à la fois les positions respectives des individus qu'ils impliquent et la relation qui les unit : par-delà, ils assignent aux partenaires désignés une série de comportements et d'attitudes qui ne sont pas, eux non plus, spécifiques au champ de la parenté, mais qui acquièrent dans ce contexte une importance toute particulière. En effet, les qualités de cœur et d'esprit requises des membres de la famille sont nombreuses et diverses : il s'agit, par exemple, de la reconnaissance mutuelle de ce qu'ils sont en tant que membres d'une même communauté, c'est-à-dire porteurs, chacun, d'une identité qui leur est commune ; il s'agit ensuite de reconnaître les différences (d'âge et de sexe) et de veiller, en les prévenant, aux méfaits des antagonismes qui pourraient en résulter ; il s'agit encore de faire droit au principe de mobilité et d'inversion des statuts individuels et des positions sociales, processus par lesquels s'opère le renouvellement du groupe. Il est vrai que ces processus, à l'œuvre dans le cadre de la famille, se développent tout autant au niveau de la société globale : mais cela se réalise ici et là par des moyens fort différents. La société globale fait appel à la règle énoncée, à des prescriptions déclarées, à la coercition codée, consentie ou imposée, là où la famille, en raison même des cheminements qui aboutissent à sa consti-

tution, recourt au non-dit, à l'implicite, à la sanction pesant davantage sur le psychisme que sur le corps matériel. Malgré les analogies possibles et courantes entre la structure familiale et socio-politique, il n'en reste pas moins que l'homme n'est pas fait, mais devient père par lui-même, au point de sa rencontre avec autrui, et que les sentiments qu'il échange avec ses ascendants, ses alliés et ses enfants sont davantage le fruit de leurs rapports quotidiens que l'exécution d'un ordre reçu. Bien que *raisonnables*, les comportements familiaux se fondent plus souvent sur le sentiment que sur la raison ; d'où la spontanéité qui semble les caractériser, et l'inutilité de leur justification puisque celle-ci est antérieurement donnée dans le mode de constitution de l'unité familiale elle-même.

Dans cette première partie, nous avons voulu montrer que la famille est, en soi, une valeur, celle-ci prise dans le sens large dégagé plus haut. Elle est valeur parce qu'elle procède elle-même d'un ensemble d'actes de l'esprit et en suscite d'autres, par les mêmes voies d'élaboration, afin de garantir sa spécificité constitutive, son équilibre interne et son inscription dans la durée ; elle est valeur parce que porteuse d'une histoire collective qui confère à chaque membre, comme par contradiction, son identité singulière.

Mais le terme valeur comporte un autre sens, presque aussi général que le premier ; elle s'entend également comme la **marge de variabilité des procédés à l'intérieur de laquelle la famille conserve son statut** tel qu'il vient d'être défini. Cette marge semble accessible à toutes les civilisations et à toutes les sociétés, lesquelles adoptent des normes qui sont les leurs à une époque donnée de leur histoire. Que le mode de constitution de la famille relève d'opérations mentales identiques, les structures familiales changent d'une aire géo-culturelle à l'autre et d'une époque à une autre : la valeur est bien ce qui reste constant dans les représentations, en dépit des changements constatés.

Cette valeur de variabilité apparaît ainsi comme une unité de mesure, c'est-à-dire un savoir qui peut et doit être acquis et transmis de l'aîné au cadet, d'une génération à une autre. Il reste alors à déterminer les modalités de cette transmission.

Le groupe familial reste, sans doute le lieu où la stratification par âge et par le sexe est le plus marquée, bien que moins opérante ; c'est aussi le lieu de la première expérience sociale : il est donc le lieu privilégié de l'apprentissage de cette valeur. Un apprentissage qu'il est malaisé à caractériser puisqu'il ne requiert ni un espace réservé, ni des agents éducateurs spécialisés, ni des sanctions définies. L'acquisition de cette valeur est diffuse, empruntant les canaux qui constituent les relations interpersonnelles, de l'enfant à l'enfant, aux grands-parents, aux autres membres de la famille et aux personnes non inscrites dans la famille mais qui partagent avec soi le même espace social.

La famille et la valeur qui lui donne corps accèdent ainsi simultanément à la conscience de l'homme sous forme d'un savoir unitaire : c'est peut-être cela, la proposition que, cette année, le colloque soumet à notre réflexion.

Manga Bekombo

LA FAMILLE, LIEU DE TRANSMISSION DES VALEURS LE POINT DE VUE D'UN PSYCHANALYSTE

★

Ce texte a été rédigé à partir de l'enregistrement de deux entretiens avec le Docteur André Berge et de la relecture de quelques-uns de ses ouvrages, notamment :

- **Les défauts de l'enfant** - 2ème édition, Payot (D.E.).
- **Les maladies de la vertu** - Grasset, 1960 (M.V.).
- **Education familiale** - Aubier, 1967 (E.F.).
- **Aujourd'hui l'enfant** - Aubier, 1976 (A.E.).
- **Comprendre et éduquer un enfant difficile** - Payot, 1977 (E.D.):

★

★ ★

«L'éducateur a pour fonction principale d'aider les êtres à se constituer un système de valeurs». (D.E. p. 14).

La famille étant le premier milieu d'éducation, le premier milieu *parlant* dont les messages s'inscrivent dans l'enfant, elle a donc, non pas exclusivement, mais parmi d'autres, cette fonction-là, qu'elle partagera avec d'autres milieux dans l'avenir du développement de l'enfant.

Mais dans cette perspective de la transmission des valeurs, la situation de l'éducateur est difficile :

«- Il détient une autorité, et ce seul fait limite l'effet psychothérapique de ses interventions qui, par ailleurs, sont encore entravées par la complexité habituelle de ses relations affectives avec ceux dont il a la charge, surtout s'il s'agit de ses propres enfants.

- Son attitude sera forcément déterminée en partie par des raisons immédiatement pratiques ; et dans la vie pratique il est bien difficile de prêter attention, en chaque circonstance, aux causes psychiques, conscientes ou inconscientes, de la conduite des êtres auxquels on a affaire.

- Il a une sensibilité dont il risque souvent d'être dupe : les défauts et les fautes de l'enfant l'atteignent parfois d'une manière si vive que ses réactions à leur égard sont profondément faussées. Il a l'impression d'être jugé lui-même pour chacun des gestes et chacun des actes de ceux qu'il a pour mission d'éduquer». (D.E. p. 14).

Mais si la position de l'éducateur est difficile, que dire de celle de l'enfant qui, dans la majorité des cas, se trouve en présence de deux parents dont les systèmes de valeurs ne sauraient être identiques, et sont souvent en fait contradictoires, au moins sur certains points, à la fois dans leur contenu et dans leur mode de transmission ? Il est vrai que l'enfant n'a souvent guère conscience de cette difficulté !

Chaque parent a donc son propre système de valeurs, et nous pensons que c'est ici le lieu de se demander comment se constitue, pour chaque individu, ce système.

«C'est à partir des notions groupées autour des images de ses propres parents que se constitue, à l'intérieur de l'individu cette instance morale - ou plus exactement pré-morale - que Freud a désignée sous le nom de «surmoi». A la vérité, nous nous trouvons ici en présence de deux notions voisines et qui parfois semblent se confondre, bien qu'elles nous paraissent de tonalité affective assez différente : le sur-moi et l'idéal du moi. Le premier terme évoque en effet le visage de l'éducateur contraignant, interdictif et redouté, avec lequel tendent à s'établir des relations d'un type agressif. Le second au contraire donne l'impression d'une autorité acceptée par amour» (M.V. p. 92) et favorisant l'élan et les aspirations.

Ainsi, c'est à partir du jeu des identifications et des oppositions aux images parentales que commence à s'édifier le système de valeurs, qui va bien entendu s'enrichir et se nuancer, au fur et à mesure de la croissance de l'enfant, puis de l'adolescent, par les apports d'autres milieux que le milieu familial.

Les deux systèmes de valeurs des deux parents peuvent se trouver en relative harmonie ou en opposition plus ou moins radicale, et le lien avec l'entente sexuelle et affective du couple est ici évident. De toute façon, une identité des deux systèmes n'est ni convenable ni souhaitable : d'une part elle signifierait en effet que l'un des deux conjoints s'efface complètement devant l'autre, d'autre part *«elle priverait l'enfant des bienfaits de l'alternance : rencontrer des exigences différentes dans leur nature comme dans leur mode d'expression»* (E.F. p. 66-67 passim).

Il n'est pas question de dresser une liste de valeurs, ne serait-ce que pour un seul individu, une seule famille, une seule civilisation. Notons simplement que, vis-à-vis de problèmes comme celui de l'autrui différent, de l'intérêt accordé aux individus ou aux peuples défavorisés, de la place de son pays dans le concert des nations, du pouvoir politique - sans parler des grandes options métaphysiques ou idéologiques - les attitudes de chaque individu, de chaque groupe, familial ou non, peuvent varier, avec toutes les nuances intermédiaires, de la place privilégiée parmi les valeurs à la plus totale indifférence.

Et n'oublions pas non plus qu'un système de valeurs n'est pas constitué une fois pour toutes et immuable, à moins d'être franchement pathologique, mais en perpétuelle mouvance, fait de renoncements, de déplacements, d'atténuations ou parfois de paroxysmes. Ni les incertitudes ni les contradictions n'en sont exclues. Et il se modifie aussi, dans une même famille, d'un enfant à l'autre, en fonction de son sexe, de l'âge de ses parents au moment de sa naissance et au cours de son éducation, de son rang dans la fratrie. Nous ne transmettons pas les mêmes valeurs à chacun de nos enfants, ni à un même enfant à chaque étape de son développement.

Mais l'importance plus ou moins grande attachée, à un moment donné, à la transmission de telle ou telle valeur par l'éducation paraît bien procéder plus de

l'affectif que du rationnel : peurs, aspirations, souci de survivre en quelque manière, désir de continuité de nos options sous-tendent nos comportements et nos choix éducatifs, nos tentations d'interdire ou tout au moins de désapprouver, aussi bien que celles de proposer et d'encourager.

Allons plus loin : le psychanalyste est forcément tenté de percevoir, derrière certains interdits et exigences parentaux, *«la persistance excessive de certains éléments dont l'importance aurait dû s'estomper (...) altérations des relations de l'homme avec son sur-moi (qui) découlent dans la plupart des cas de ce qu'ont été, dans l'enfance, les relations avec les parents»*. (M.V. p. 143-144).

Et exigences et interdits auront tendance à se manifester de façon d'autant plus contraignante et absolue que la *«persistance de tous ces éléments anachroniques»* (M.V. p. 144) sera plus forte et, disons le mot, névrotique.

Les exemples pourraient être multipliés à l'infini.

Il est devenu classique de rattacher à l'**analité** *«les excès d'ordre et de désordre, de propreté et de saleté, la ponctualité, la parcimonie, l'entêtement et leurs contraires (...) Le sur-moi formé à cette époque, s'il est tyrannique, engendrera des troubles de la série obsessionnelle»*. (M.V. p. 35).

Les composantes **orales** sont évidemment présentes dans tout ce qui concerne l'alimentaire : beaucoup manger pour bien se porter, valorisation de certains aliments, répulsion pour d'autres, valeur affective attachée à certaines façons de préparer tel ou tel mets, etc.

De même, l'attitude des parents (ou de l'un des parents) à l'égard de la **sexualité** de leur progéniture peut avoir ses racines dans tel épisode oedipien, si elle est prohibitive et castatrice, dans la persistance de l'immaturité de l'adolescence si elle est laxiste, étant bien entendu qu'il faut se garder ici de toute interprétation hâtive, simpliste et exclusive.

Et sous l'importance accordée à la **«valeur travail»**, on peut retrouver sans peine la quasi totalité des stades de développement psycho-affectif et, selon les individus, une *fixation* à l'un ou l'autre.

Stade oral : le travail qui nourrit, s'il est professionnel, qui nourrira, s'il est scolaire.

Stade anal : renvoyons à ce que nous avons dit précédemment de l'ordre, de la ponctualité, de la propreté. Mais pensons aussi à l'attitude sado-masochiste, liée à l'analité, qui se manifeste lorsque l'effort, et l'effort pénible, c'est-à-dire la souffrance, est davantage valorisé que le résultat : *«Nous avons eu l'occasion de constater à quel degré d'aberration pouvait mener cette façon de raisonner, quand le père d'un brillant élève nous a dit, après avoir accusé son fils de paresse : «j'aimerais mieux qu'il soit le dernier de la classe, mais au moins qu'il fasse des efforts». Comment veut-on que réagisse un enfant auquel on a l'air de demander, non qu'il réussisse, mais qu'il souffre ?»* (M.V. p. 192).

Dans le système de valeurs de tout individu, on peut donc retrouver des traces de sa fixation à tel ou tel stade de son histoire psychique.

Mais nous pouvons ouvrir une autre piste de réflexion en observant (l'occasion de cette observation est quotidienne) la distance qu'il peut y avoir entre les valeurs *proclamées* et les valeurs *pratiquées* ou les pulsions secrètes : «*on assiste parfois à un retournement (de ces pulsions) quand, pour s'en défendre, le sujet les transforme en leur contraire*» (E.F. p. 130) et valorise excessivement les comportements opposés à ces pulsions, cette valorisation ostensible étant d'autant plus forte que la pulsion est plus exigeante.

Bref, il est difficile d'être au clair avec son propre système de valeurs, même si on le pense - et le dit - parfaitement justifié rationnellement.

Nous voudrions poser maintenant la question des moyens par lesquels les parents tentent de transmettre à leurs enfants les valeurs auxquelles ils sont effectivement - ou se disent - attachés.

Beaucoup font confiance au **langage** et se conduisent, en dépit des démentis que leur inflige impitoyablement l'expérience quotidienne, comme s'il suffisait de **dire** pour être entendu - et obéi. Certes la façon de dire peut varier en contenu (reproches ou louanges), en durée (sermons ou interjections), en intensité sonore (cris ou chuchotements). La parole s'accompagne habituellement de toute sorte de messages non-verbaux : mimiques, gestes, contacts qui peuvent aller de la caresse aux coups. Mais par delà cette variété, c'est le verbe qui reste le mode privilégié de transmission.

En fait, «*les traités pédagogiques qui recommandent d'inculquer telle vertu ou tel principe sont à eu près aussi naïfs qu'un traité de médecine où l'on trouverait, sans indications pratiques, l'excellent conseil d'inculquer l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques*». (E.F. p. 23).

La formulation ne peut véhiculer intégralement et avec une pleine efficacité notre intention éducative.

Il arrive aussi, toujours par le canal du langage, que les éducateurs proposent à l'enfant des *exemples*, des modèles à imiter : un camarade de classe, un membre de la fratrie... «*Souvent ce sont eux-mêmes que les parents proposent modestement pour modèles. L'enfant s'entend répéter que sa mère ne bavardait jamais, que son père remportait tous les prix et toutes les premières places*». (D.E. p. 149).

Or, «*la notion d'exemple est fondée sur la différence que l'on suppose dès l'abord entre le modèle et celui qui est sollicité de l'imiter. Il y a donc infériorité reconnue du second par rapport au premier. La différence entre l'identification et l'exemple n'est donc pas simplement la différence qu'il pourrait y avoir entre un terme psychologique et un terme moral qui désigneraient les deux faces d'une même réalité. On peut même admettre que, malgré une apparente similitude, l'exemple s'oppose à l'identification. En proposant un modèle à un enfant, on*

empêche le plus souvent l'identification de se produire, et le modèle est pris en horreur». (D.E p. 149).

En réalité, c'est bien plus par ce qu'ils **sont** que par ce qu'ils disent ou proposent que les parents agissent, réussissent plus ou moins bien, ou échouent plus ou moins radicalement comme éducateurs. C'est tout leur comportement quotidien, avec toute la part d'inconscient qui le sous-tend, avec toutes les contradictions et tous les conflits intimes qu'il implique, qui peut susciter chez leurs enfants la tendance à l'identification - ou à la contre-identification.

Bien entendu, l'enfant ne peut être considéré comme le moule purement réceptif dans lequel viendraient se couler les valeurs familiales, quelles qu'elles soient. Fort heureusement, il réagit et pour une part puise hors du cadre familial certaines des valeurs à partir desquelles il va édifier son propre système.

Nous avons déjà parlé des *modèles* que les parents peuvent proposer avec l'espoir illusoire que leur enfant s'y conformera docilement. Mais il y a aussi *«l'hypothétique mauvais camarade auquel se lient surtout ceux qu'on a trop bien persuadés de leur propre indignité, ceux qui n'oseraient pas fréquenter les camarades qu'apprécieraient leurs parents, parce qu'auprès d'eux ils se sentiraient encore plus inférieurs. Les réprouvés de la classe attirent les réprouvés de la famille. A plusieurs, il est plus facile de récuser les valeurs que les adultes ont voulu imposer et de se défendre du mépris des parents et des maîtres en méprisant l'élève sage et studieux, proposé comme modèle, pour sa docilité et pour sa méconnaissance de tout ce qui fait partie du vaste domaine de l'interdit et qu'on ne trouve pas dans les livres de classe»*. (E.D. p. 214).

Il faut aussi tenir compte d'une *«opinion publique de la jeunesse, qui fait figure de défi à l'égard de l'opinion publique des gens d'âge mûr. A la vérité, le sur-moi initial, constitué à l'image de l'un ou l'autre des parents, dans les premières années de la vie, se trouve mis en cause par un nouveau sur-moi de constitution plus tardive et qui aide sans doute à se dégager du précédent»*. (E.D. p. 232).

Enfin, on ne peut méconnaître le rôle de la **transgression** à laquelle, surtout si son milieu familial est rigide et contraignant, l'enfant aura recours pour s'affirmer, pour trouver son identité. Le refus de valeurs familiales trop pesantes peut même dégénérer en *«mystique de la transgression»* : *«tout interdit devient un tabou, c'est-à-dire une contrainte arbitraire, appuyée sur une superstition tendancieuse qu'il est glorieux de braver ; transgresser un tabou, en devenant un acte de courage et d'indépendance, devient la vertu majeure - quelles qu'en soient les suites»*. (A.E. p. 43).

Ces problèmes de la transmission des valeurs - et particulièrement des valeurs familiales - se pose-t-il aujourd'hui de façon particulière ? C'est par cette question que nous voudrions clore ce propos.

«Doutant de lui-même (l'homme d'aujourd'hui) offre à ses enfants un modèle d'identification bien incertain. Les archétypes, masculin, féminin, paternel, mater-

nel - «auxquels en d'autres temps il aurait pu se raccrocher, se sont montrés fragiles.» (A.E. p. 45).

Du reste, n'assistons-nous pas à une **crise des valeurs** ? «Les parents et éducateurs souhaiteraient souvent, semble-t-il, que la jeunesse continue à vivre selon des principes qu'ils n'ont pas toujours conservés pour eux-mêmes. Ils cherchent parfois à se tirer de cette contradiction en alliant le formalisme au scepticisme : étrange mixture dont on comprend que les enfants se méfient, en y voyant une tricherie des adultes, soupçonnés de déguiser hypocritement leur volonté sous le masque des valeurs qu'ils invoquent : de là évidemment la tentation de rejeter non seulement les valeurs traditionnelles, mais le concept même de valeur, dont la disparition risque pourtant d'aboutir à un état de vide incompatible avec l'existence humaine.

C'est sans doute la cause profonde des plus grandes difficultés de l'éducation (...) et de la vie actuelles pour les jeunes générations. Comment celles-ci recevraient-elles de leurs aînés la structure dont elles ont besoin, quand ces aînés souffrent eux-mêmes d'incertitude.» (E.D. p. 234-235).

Certes, il semble qu'une approche psychanalytique du problème moral ait permis de progresser «sur le plan de la prophylaxie des névroses, ou en d'autres termes de l'hygiène mentale proprement dite», en dépassant la conception de la Morale «comme un moule rigide dans lequel les éducateurs devaient enfermer le jeune être ?».

«L'équilibre psychique de l'homme est en fait inséparable de son équilibre moral». (1).

Mais il reste à notre temps à redéfinir et à retrouver ses valeurs.

Henry Tavoillot

(1) Extrait de «Morale et Hygiène mentale», article publié dans **A Criança Portuguesa** en 1960.

LA TRANSMISSION DES VALEURS - LE CAS JAPONAIS



Au Japon, quand la mauvaise action d'un enfant est rapportée dans un journal, la question qui se pose toujours est : «*Comment a-t-il été élevé par ses parents?*». La même question se pose même quand un jeune commet un crime inadmissible. Ceci indique bien que les Japonais croient encore, consciemment ou pas, que la famille est le lieu où les valeurs de base de la vie doivent être transmises.

Pendant, on dit souvent que la famille a perdu sa fonction de transmission des valeurs. La famille au Japon avait-elle cette fonction dans le passé ? De quelle façon la transmission de la valeur était-elle assurée ? Voici les points que je voudrais discuter dans cette présentation.

Afin de voir comment une famille japonaise élevait ses enfants dans le passé, je tirerai quelques éléments sur l'éducation des enfants d'un livre écrit par un ethnographe, Jouichi Miyamoto, dont le titre est **Kagou No Oshie** («L'enseignement donné dans une famille et la communauté») écrit en 1939. Miyamoto fut élevé comme un fermier jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Puis il devint professeur de l'école primaire d'un village. Pendant environ dix ans, il s'est débattu en tant que professeur d'école primaire contre les problèmes posés par l'opposition des valeurs de la vie du village à celles de la société industrialisée qui émergeait. Son étude ethnographique sur les enfants, qu'il a commencée avec l'espoir de rendre son enseignement dans la classe plus efficace, en a fait graduellement un ethnographe.

Ce livre a été écrit avec deux objectifs. Le premier était d'identifier la façon dont les éléments nouveaux s'intègrent dans la vie traditionnelle de la famille et de la communauté locale, et la façon dont la famille et la communauté élèvent les enfants et leur inculquent les valeurs traditionnelles. Le second, la relation entre les valeurs anciennes et les nouvelles enseignées par l'éducation scolaire. L'auteur a traité ces problèmes en retraçant la façon dont lui-même fut élevé. Il se souvient de l'histoire de sa famille dans le village, de la façon dont la génération de ses parents fut élevée, et de ce qu'étaient les valeurs en lesquelles ils croyaient. J'ai tiré de son livre quelques-uns des éléments qui sont liés à l'éducation des enfants.

Petite enfance

Quand un bébé naissait au sein d'une famille à la campagne, la mère rejoignait son mari dans les travaux aux champs après une période de convalescence. Le bébé était en général confié à la grand-mère, quand il y avait des grands-parents à la maison. Sinon, la pratique était de demander à une fillette d'une dizaine d'années, digne de confiance (souvent de la famille) et vivant à proximité, de faire la baby-sitter.

Quand le bébé avait quelques mois, une fillette le portait généralement attaché sur son dos et se joignait à d'autres compagnes plus jeunes. Le bébé grandissait

en observant et, en participant indirectement à leurs jeux. Quand il commençait à marcher, il se joignait au groupe des enfants les plus jeunes sous les soins attentifs de la baby-sitter ou de la fillette la plus âgée. Quand il atteignait l'âge de trois ou quatre ans, il ou elle pouvait participer à des jeux comme *le papa et la maman* ou autres jeux non-violents.

Le rôle des grands-parents - l'initiation au travail

Dans le cas de Miyamoto, quant il eut atteint l'âge de quatre ans, son grand-père l'emmena aux champs. Une fois aux champs, qui étaient au sommet de la colline, comme pour beaucoup de fermes sur une île de la mer intérieure, son grand-père entretenait la récolte et sarclait le sol. Le petit de quatre ans jouait avec des bâtons et des pierres près de lui. Quand il en avait envie, il aidait son grand-père en arrachant les mauvaises herbes à ses côtés. Le vieil homme l'encourageait doucement en lui disant que, chaque fois qu'il arrachait une mauvaise herbe, c'était autant de travail en moins pour lui. Souvent le vieil homme l'emmenait dans les bois et lui trouvait du raisin ou des baies sauvages. Il lui apprenait quelles plantes sont comestibles et lesquelles ne le sont pas, lesquelles ont des effets médicaux chaque fois qu'ils trouvaient de telles plantes. De retour à la maison, le petit-fils restait avec le grand-père dans la chambre de ce dernier, et non pas dans celle des parents. Chaque soir, on lui demandait de masser les épaules et les jambes du vieil homme qui en retour, lui racontait des histoires intéressantes. Généralement, le petit s'endormait sur ses genoux et n'entendait pas la fin de l'histoire.

Miyamoto se souvient de son grand-père comme d'un honnête homme qui croyait aux dieux et aux divinités. Le dieu que les villageois adoraient le plus était **Amaterasu**, la déesse du Soleil. Ensuite venait le dieu de **Izumo**, dieu de la terre. Le vieil homme faisait sa prière chaque matin face à l'est, au lever du soleil. Sa prière était très sincère et son petit-fils priait à côté de lui. C'était la prière pour que la journée soit bonne.

Le rôle de la mère - l'apprentissage du travail

Quand un enfant atteignait l'âge de sept ans, on lui apprenait à travailler dans la rizière de la famille. La responsabilité de l'enfant était alors rendue par les grands-parents aux parents. A cet âge, il incombait plus particulièrement à la mère de prendre soin de son éducation. Miyamoto se rappelle que le premier jour de son travail fut le premier jour de travail après la fête du Nouvel An. Sa mère l'emmena aux champs qui étaient en haut de la colline. Elle portait quelques-uns des gâteaux de riz du Nouvel An avec elle et fit un feu dans le champ pour les rôtir. Après les avoir offerts à la divinité au pied d'un gros arbre situé près de l'exploitation, ils mangèrent le gâteau de riz brûlé ensemble en priant. Le petit garçon avait reçu de son oncle qui était un charpentier local son propre harnais avec armature en bois, en cadeau d'anniversaire pour ses sept ans. Le premier travail de sa vie fut de rapporter à la maison six morceaux de bois coupé sur son dos, attachés à son petit harnais.

Dans tous les ménages de cultivateurs de son village, les garçons commençaient à apprendre les travaux de la ferme auprès de leurs parents à l'âge de six ou

sept ans, et les filles commençaient le baby-sitting ou de petits travaux à l'intérieur de la maison au même âge. En 1920, la scolarisation commença à s'étendre jusqu'à son village perdu. Mais les travaux traditionnels des enfants furent maintenus à toute force en plus de la scolarisation. Aussi les enfants devaient-ils se dépêcher de rentrer à la maison et aux champs immédiatement après l'école.

A l'âge de sept à dix ans, c'était surtout la mère qui devait discipliner l'enfant. La mère qui arrivait à faire bien travailler son enfant était considérée comme une mère capable. Les travaux assignés aux enfants de cet âge étaient simples : ouvrir et fermer les volets des fenêtres le matin et le soir, préparer les lits le soir et les ranger dans le placard le matin, nettoyer et balayer à l'intérieur et autour de la maison, porter de l'eau du puits à la cuisine, etc. Quand l'enfant était très jeune, le travail n'avait pas besoin d'être parfait. Le plus important était qu'il le fasse le mieux qu'il pouvait, et qu'il continue à le faire sans interruption. Sa mère l'encourageait constamment et utilisait toute sorte de procédés pour l'intéresser à chaque travail. Elle lui portait des petits casse-croûte dans les champs en haut de la colline, lui apprenait des chansons à l'aller et au retour du travail.

Une formation de bon travailleur

Dans son village, la raison qui pouvait faire de soi la risée de tout le monde, ou plutôt un laissé-pour-compte, c'était par-dessus tout de ne pas être capable de se concentrer sur son travail, ou de ne pas avoir un caractère fort et une volonté déterminée de finir le travail commencé. Par exemple, si quelqu'un commençait à labourer sa rizière à partir d'un endroit puis essayait un autre endroit avant de terminer le travail commencé, cela était considéré comme une indication de manque de concentration et d'endurance.

Aussi, la qualité la plus importante qu'une mère avait à inculquer à son enfant était d'être un bon travailleur patient et volontaire. Le succès dans le travail de cultivateur dépendait d'un travail constant et soutenu et d'un soin assidu de la récolte. Et la formation du caractère, à un stade primitif de la vie, en travaillant côte à côte avec les parents qui montraient comment travailler, était considérée comme le fondement d'un travail et de soins soutenus. Les personnes qui n'atteignaient pas de telles habitudes de travail, sans exception, ne réussissaient pas une vie heureuse, et quand on discutait des défauts d'une telle personne, mention était toujours faite de sa mère et de la personnalité de cette dernière.

La vénération pour les dieux et leur proximité

Une autre responsabilité qui incombait à la mère était de faire de son enfant quelqu'un qui croyait aux dieux et aux divinités. Après le dîner, c'était toujours la femme qui priait les dieux et Bouddha en offrant des bougies allumées sur l'autel de la famille. Les enfants priaient aussi, assis derrière leur mère. Dans le village de Miyamoto, durant les années 1920, aucune famille n'allait se coucher sans avoir fait la prière du soir.

Le rôle du père

Tandis que l'enseignement de la mère portait plus sur la personnalité ou la formation du caractère, le père enseignait les techniques de base du travail et plus particulièrement, comment juger une situation de travail.

Avant tout, le père de Miyamoto lui a enseigné à travailler dans une position physique correcte. Les fermiers savaient qu'une posture de travail correcte est la base d'un travail efficace avec un minimum de fatigue physique.

Ensuite, il lui a enseigné à ne pas toucher le sol avec les mains. Le contact direct de la main avec le sol engendré des peaux rugueuses et des doigts éraflés. Le paquet de terre collé à la fourche doit s'enlever avec un petit racloir en bois, que l'on avait l'habitude de porter toujours sur soi, attaché à la ceinture, et non avec les doigts.

Le père de Miyamoto lui a sans cesse enseigné que le sol était la base de la production et la nature mère qui lui donnait la nourriture, mais qu'il avait des pouvoirs redoutables. Quand on garde son corps en contact direct avec le sol, le sol abîme le corps et réduit l'endurance physique. Aussi la première leçon pour un fermier est d'être très prudent dans ses relations avec le sol.

Enfin, le dernier enseignement donné par son père était que, chaque matin, avant les travaux de la journée, un fermier doit faire une courte promenade d'observation autour de sa ferme, afin de se rendre compte de l'entière situation et d'identifier les actions requises. Les trous faits par les souris dans la digue de la rizière, l'assèchement d'une certaine partie de la rizière, les dommages causés par les insectes ou les maladies des plants de riz, le manque de fertilisant, etc. devaient être identifiés et un plan de la journée devait être dressé pour concentrer le travail sur le traitement le plus approprié. L'enseignement du père portait donc, essentiellement, sur l'aptitude à être maître de sa vie de travail.

Dans son village, quand un père était charpentier en plus d'être un fermier, le jeune garçon l'accompagnait quand il avait entre treize et quinze ans et entamait son premier voyage pour travailler hors du village. Le père pouvait demander à un confrère de former le garçon. Dans ce cas, le garçon devenait apprenti et travaillait avec le maître jusqu'à ce qu'il ait vingt ans.

Le passage à l'âge adulte

Quand un garçon atteignait quinze ans, il avait généralement la force physique nécessaire pour soulever et transporter un sac de riz standard de soixante kilos sur son dos, ce qui était considéré comme un point de repère du passage à l'âge adulte. Une fois que ceci était reconnu par les villageois, il se joignait au groupe de jeunes du village, qui était constitué par les jeunes célibataires du village et mené par un jeune chef célibataire d'environ vingt ans. Ce groupe était la tête d'avant-garde de la sécurité et des activités de secours d'urgence du village et le chef de ce groupe possédait un statut reconnu dans une réunion du village. Les filles d'âge similaire

avaient un endroit où elles se retrouvaient dans le village après le travail, dans la soirée, pour faire les travaux manuels de nuit ensemble, en mangeant et en parlant. Les garçons visitaient souvent cet endroit après leur travail dans les champs, et avant d'atteindre l'âge de se marier, ils connaissaient la personnalité, les aptitudes, et les points forts et les défauts de leurs amies. Les garçons servaient souvent de gardiens des filles contre les jeunes des autres villages, et il y avait rarement des mères célibataires. Cette vie de groupe préparait la base de leurs travaux coopératifs dans la communauté.

Résumé sur l'orientation des valeurs anciennes

Les faits rapportés ci-dessus sont les éléments que j'ai tirés du texte de Jouchi Miyamoto intitulé **Kagou No Oshie**. Bien que le texte soit basé sur ses propres expériences, il pourrait être considéré comme un exemple type de l'éducation des enfants dans le Japon rural avant les changements sociaux introduits par l'industrialisation et l'introduction du système d'éducation moderne. En fait, plus de 80 % de la population nationale était rurale et issue de familles de fermiers avant la période de 1920.

Comment peut-on résumer ce texte ?

- (1) La petite enfance avec les grands-parents, et une mise en contact graduelle avec le travail ;
- (2) à partir de 7 ans, enseignement direct quotidien par la mère pour développer de bonnes habitudes de travail ;
- (3) à partir de 10 ans, une éducation d'homme-à-homme avec le père sur les techniques et la conduite de la vie de travail par une expérience réelle quotidienne ;
- (4) de 15 à 20 ans, enseignement supplémentaire, en groupe, de connaissances et de compétences autres que celles enseignées par les parents.

L'une des caractéristiques de ce système était qu'il préparait aussi l'enfant à élever ses propres enfants en répétant les mêmes procédures que celles qui lui avaient été si soigneusement enseignées.

Notons aussi que les stades d'éducation et les procédures étaient bien programmés et standardisés. Et les parents de cette époque-là avaient pleinement confiance en leur façon d'élever les enfants, et aucun doute sur la justesse de la méthode qu'ils utilisaient.

Tout le monde croyait, apparemment, que le système avait été développé durant la longue histoire de la vie rurale et peaufiné par d'innombrables répétitions au long des générations. L'éducation correcte de la jeune génération était une responsabilité partagée de la communauté.

★

★ ★

J'aimerais maintenant comparer ceci avec les changements introduits par l'adoption de la scolarisation universelle.

La petite enfance aujourd'hui

Dans le livre de Miyamoto, c'était les grands-parents qui prenaient soin des très jeunes enfants. Dans la famille japonaise d'aujourd'hui, c'est la mère qui a la charge du bébé, car les grands-parents ne sont pas toujours présents dans une famille urbaine. Aussi l'image type du soin du tout-petit est-elle intimement liée à la mère et non plus aux grands-parents. Il n'y a pas de tradition modèle que la mère puisse appliquer à l'éducation du tout-petit à ce stade. Certaines appliquent des conseils tirés de livres, parfois d'un auteur américain, tandis que d'autres recueillent des conseils auprès des personnes âgées. Souhaiter, il existe un conflit entre la mère et la grand'mère sur les méthodes. La mère souhaite garder le bébé au lit car le tenir souvent dans les bras l'habitue à vouloir toujours être porté, ce qui n'est pas possible étant donné le manque de bras adultes à la maison. Tandis que les personnes âgées croient que le bébé devrait être porté sur le dos d'un adulte ou dans les bras, car elles pensent instinctivement que le contact physique durant la petite enfance joue un rôle important dans le développement de la personnalité.

La mère aujourd'hui et la scolarisation

La différence cruciale avec le passé est qu'aujourd'hui, les jeunes mères ne sont pas directement engagées dans les travaux productifs à la maison, ce qui veut dire qu'elles ne peuvent pas montrer au jeune enfant comment travailler, ni la valeur que représente un travail assidu. Les valeurs ne peuvent être enseignées comme n'importe quel sujet. Le vieux dicton dit que *«les enfants apprennent en regardant faire leurs parents»*. La logique ne peut enseigner la valeur de l'application et du travail assidu.

Aujourd'hui, l'école maternelle donne l'enseignement que les grands-parents donnaient auparavant. La différence est que plutôt que de préparer les enfants aux valeurs de base dans la vie de travail, on les prépare à une vie de groupe et d'apprentissage des connaissances.

Miyamoto observait très opportunément dans son texte qu'après l'arrivée d'un professeur formé à la ville à son école de village, l'éducation ne portait plus sur le développement des habitudes de travail mais sur l'apprentissage des sujets. La scolarisation était liée à une carrière fructueuse hors du village. Devenir un bon villageois n'était plus le premier objectif de l'éducation. Les habitudes du village étaient traitées d'une façon hostile par le professeur, comme des éléments rétrogrades devant être abolis. Jusqu'à l'arrivée de tels professeurs, les professeurs de l'école du village avaient été choisis en provenance d'autres villages, et ils travaillaient dans les fermes après leur travail à l'école. Il n'y avait pas de conflit dans les valeurs inculquées à l'école.

Dans ce changement de professeur, le premier dommage majeur causé à la tradition du village fut l'affaiblissement ou la perte de l'autorité de la mère et de son

jugement sur le mode de vie traditionnel.

Le rôle du père et de la mère et l'école aujourd'hui

Nous avons remarqué dans le travail de Miyamoto que le rôle du père dans l'éducation des enfants au Japon était essentiellement la préparation des enfants à la vie de travail. Cette fonction est très bien remplacée dans le système scolaire moderne. Mais le rôle que la mère jouait dans la formation d'un bon caractère ou d'un bon contact avec son prochain n'est pas remplacé aujourd'hui. Le groupe des 7 à 15 ans est à l'école maintenant. Bien que la famille soit toujours considérée comme le meilleur endroit où l'on puisse enseigner les valeurs de la vie aux enfants, le temps que les parents passent avec les enfants à la maison dans une situation réelle de travail a diminué rapidement. En fait, les mères sont toujours tenues responsables de la mauvaise conduite de leurs enfants, mais elles n'ont pas de moyens efficaces pour assurer leur bonne conduite. Dans l'école japonaise, les mères demandent souvent au professeur de la classe de leurs enfants de les discipliner parce qu'ils n'écoutent pas leurs parents. Ceci est une démonstration du vide créé dans le processus de transmission des valeurs. Aussi, dans le système scolaire japonais, ce sont toujours les mères qui assistent aux réunions de parents d'élèves. En dehors du fait que les hommes travaillent à ces moments-là, il est traditionnellement du rôle de la mère de prendre en charge l'éducation des enfants.

Les valeurs inculquées par l'école d'aujourd'hui

Les valeurs que les enfants acquièrent aujourd'hui dans leur éducation primaire et secondaire sont essentiellement celles de la compétition - suivre le code du groupe, suivre les instructions, travailler et s'arrêter à des signaux donnés - et sont étroitement ajustées par rapport à des travaux de production d'usine et non à une vie d'exploitation agricole personnelle.

Dans ce processus de l'éducation des enfants, il y a peu de place pour la participation des parents. Ce qui signifie que le système des valeurs transmises aux parents par les générations précédentes n'est pas entièrement suivi par les enfants. Cependant, les enfants et les parents sont conscients que les parents ne sont pas à même d'aider les enfants à atteindre le genre de style de vie et le travail qui ont leur préférence.

Les jeunes parents d'aujourd'hui peuvent très bien enseigner un sujet scolaire à leurs enfants. Ils se rappellent comment le sujet leur fut enseigné à l'école et peuvent le répéter à leurs enfants. Mais quand leurs enfants ne développent pas un système de valeurs suffisant, ils ne savent pas très bien comment y remédier. Dans leur enfance, ils ont d'une façon ou d'une autre observé le travail de leurs parents. Le travail assidu ou l'importance qu'ils attachent à la vie professionnelle sont très naturels pour la génération des parents, ainsi que la nécessité d'être en bons termes avec ses semblables. Mais les enfants d'aujourd'hui sont plus souvent confinés dans les institutions scolaires et rarement exposés à la vie professionnelle de leurs parents. Aussi, quand les parents se trouvent devant une mauvaise action de la part de leurs enfants, ils essaient d'en discuter, prient l'enfant ou lui ordonnent de bien

se conduire, lui reprochent de ne pas se conduire comme il faut. Mais la valeur ne dépend pas de la logique ni de la connaissance de cette valeur. Elle est profondément enracinée dans la sensibilité partagée, les émotions, les activités de groupe, et l'identité. Et les parents d'aujourd'hui sont privés de la possibilité de partager avec leurs enfants le labeur, la fatigue, le plaisir de travailler, la fonction de maître, la fonction de disciple, et les émotions rattachées à ces activités.

Le lieu où peuvent être inculquées les valeurs

Dans le système social du Japon d'aujourd'hui, il n'y a qu'un endroit où partager la vie, mener des activités de groupe, et avoir une identité définie : le lieu de travail. Souvent, la vie dans le lieu de travail est considérée comme plus importante que la vie de famille. L'importance du lieu de travail est aussi grande que celle de la ferme pour un fermier. C'est de lui que les moyens d'existence de la famille dépendent. Il est le support de la vie de famille. Un fermier trouvait difficile de changer de ferme ; le Japonais d'aujourd'hui a gardé cette mentalité du fermier. Les valeurs inculquées dans la vie de famille sont assujetties aux valeurs inculquées dans le travail.

Comme la formation finale des valeurs des individus est liée au travail que le jeune prend après l'obtention de ses diplômes dans les écoles de niveaux secondaire et tertiaire, il y a un certain retard pour arriver à une maturité d'adulte dans l'éducation d'aujourd'hui. Dans le passé, les enfants étaient mûrs très tôt. A quinze ans, les jeunes possédaient entièrement les techniques de l'agriculture et le système de valeurs qui en était le support. Aujourd'hui, les diplômés sortant des lycées à dix-sept ans, ou même les diplômés sortant des universités à vingt-trois ans n'ont pas complètement acquis leur système de valeurs. Une raison en est qu'ils n'ont pas de moyens d'être reconnus en tant qu'adultes à part entière dans la communauté. Ils sont aussi conscients que les entreprises recherchent du personnel *modelable* pour répondre à leurs besoins et suivre leurs méthodes de travail, et pas toujours des spécialistes accomplis avec leurs habitudes de travail rigides et leur système de valeurs personnel.

Au Japon, la génération qui fut exposée à l'éducation à l'ancienne est en train de disparaître rapidement, et pour la première fois nous nous trouvons devant la situation de la génération des grands-parents qui furent élevés à l'école plutôt que dans les champs. Il y a environ dix ans, la nouvelle génération qui entrait dans la vie professionnelle était désignée comme *étrangère* par les responsables des usines et des entreprises commerciales. Parce que ces nouvelles recrues n'agissaient pas comme le Japonais ordinaire. Les valeurs à l'origine de leur conduite se démarquaient nettement des valeurs traditionnelles et les supérieurs avaient l'impression d'avoir affaire à des étrangers. Maintenant ils utilisent le terme *nouvelle race humaine* car la différence dans les valeurs de travail est devenue encore plus grande. Mais quand cette nouvelle race humaine atteindra le niveau des responsabilités, l'écart entre les éthiques de travail aura fortement diminué.

Il est évident que les nouvelles recrues devront être formées sur le lieu de travail comme les parents, dans le passé, devaient former leurs enfants dès le plus jeune âge.

Les valeurs anciennes seront remplacées par un nouvel ensemble de valeurs et un nouvel encadrement de transmission des valeurs est en train de se créer.

Kazeo Kurimoto

FAMILLE ET VALEURS : LE CAS TUNISIEN



Il convient d'aborder le sujet le plus concrètement possible. Le thème **famille et valeurs** nous fait remonter, pour le cas tunisien, à quatorze siècles en arrière dans l'histoire d'un pays musulman. La famille y est l'unité de base de la société, fondée sur le mariage légal, avec une seule forme de famille, qui a pour référence religieuse le Coran.

Pour ne prendre que le dernier demi-siècle, de 1948 à 1988, les différences sont considérables : en 1958, on comptait 99,9 % des mères analphabètes en Tunisie. 10 % des pères savaient lire. Quelques dizaines seulement venaient du Lycée Carnot. Actuellement, les trois quarts de la population ont trente ans et moins. Ils constituent une société nouvelle, donc une nouvelle famille, qui obéit à la pression de deux forces : l'authenticité et la modernité. Pression de l'authenticité, sous la forme du respect dans la tolérance de toutes les religions, tout en suivant les valeurs propres au Coran. Pression de la modernité, qui apparaît dans de nouvelles pratiques familiales. Cette double pression peut constituer un problème pour parents et éducateurs.

Le divorce montre une évolution : le droit au divorce, auparavant réservé à l'homme, qui pouvait répudier sa femme, peut aujourd'hui être réclamé par la femme. Il n'empêche que le taux des divorces diminue : pour cinquante mille mariages nouveaux on compte cinq mille divorces. Il n'y a donc plus de séparation par répudiation : il peut y avoir divorce. Et dans la législation du divorce, le code de la famille a limité les dégâts en accordant un grand nombre de mesures sécurisantes.

Néanmoins, le comportement vis-à-vis des valeurs évolue *dangerusement*. Référons-nous à une série d'assemblées de l'Organisation Tunisienne de l'Éducation et de la Famille (O.T.E.F.). En 1976, l'O.T.E.F. a pris pour thème **l'auto-promotion de la famille**. De 1976 à 1980, on assiste à la promotion d'une nouvelle valeur : la valeur accordée à ce qui est matériel. Il en est résulté une certaine inquiétude. En 1980, l'O.T.E.F. a choisi pour thème **la famille, berceau des valeurs et source de progrès**. On a constaté la disparition de certaines valeurs, qui a provoqué un rappel nécessaire : la famille doit être un instrument de transmission de valeurs et un instrument de progrès.

En 1984, le thème de réflexion choisi par l'O.T.E.F. a été : **Préparation à l'an 2 000, du point de vue de la famille, de l'école et de la Société**. Quel doit être le rôle des parents dans un monde en évolution ? Il convient de croire aux valeurs sans les imposer, de chercher à les faire passer dans la vie quotidienne, dans le cadre de la famille, en particulier par contacts personnels. Le contact mère-fille, entre autres, est un des plus efficaces.

N'oublions pas un point de référence : la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Hommes et femmes bénéficient des mêmes droits. D'après la loi corani-

que, l'homme peut contracter mariage avec quatre épouses ; mais à condition d'être juste envers les quatre. Comme c'est chose pratiquement impossible, on peut dire qu'en Tunisie du moins, une seule épouse suffit.

On rencontre donc une seule forme de famille en Tunisie : elle a la responsabilité de transmettre des valeurs. Ces valeurs, il faut les affirmer sans peur : ainsi le respect de la personne humaine, dont on peut dire qu'en Tunisie c'est une valeur issue du Coran, une valeur qui élimine toute violence et implique solidarité, compréhension et tolérance. Ce respect exigé de chaque musulman doit être appris aux enfants. De quelle manière ? Une fois conclu l'acte de mariage, le couple est responsable de la famille. Le système est transmis depuis quatorze siècles, et l'on peut compter que la tradition continuera.

Le Coran dit aussi que l'enfant doit être désiré, et respecté. L'éducation sexuelle, pratique moderne s'il'en est, existe même dans la famille musulmane. La question du planning familial a elle aussi été posée au Prophète : pour mieux exercer la responsabilité des parents, mieux vaut se contenter d'un petit nombre d'enfants. Le Prophète répond également dans le Coran aux disciples qui demandent comment se comporter avec la femme.

L'enfant, dans la famille tunisienne, est jusqu'à trois ans sous la responsabilité entière de la famille. Les parents jouent un rôle important : on constate que la chaleur de la vie familiale est maintenue à la campagne plus qu'à la ville.

Le respect du voisin exigé par le Coran, n'existe plus de la même manière dans les grandes villes. D'où le rôle de la vie associative, et en particulier de l'O.T.E.F. Et l'on voit que la référence au Coran permet de conserver des valeurs que la modernité aurait parfois tendance à négliger.

De trois à six ans, l'enfant est confié à une institution éducative : le jardin d'enfants. Le problème, quand la femme travaille, vient du fait que le jardin d'enfants n'est pas entièrement satisfaisant. Heureusement, les relations entre grands-parents et parents restent toujours étroites, dans les deux sens. Par exemple, en Tunisie, jamais les grands-parents ne sont confiés à des foyers pour personnes âgées. Jamais oncles et tantes ne sont abandonnés. On peut dire que la vie familiale est goûtée jusqu'au dernier jour.

La Tunisie, qui compte aujourd'hui sept millions et demi d'habitants, a su éviter les écueils, parce qu'elle a cru à des valeurs. Son attitude envers le Président Bourguiba le montre bien : les Tunisiens, maintenant qu'il n'est plus aux affaires en raison de son grand âge, continuent à lui manifester tous les égards dûs à son rôle passé.

En face des questions qui peuvent se poser à elle, la Tunisie d'aujourd'hui se tient résolument à l'écart des attitudes extrêmes.

Habib Guerfal

FAMILLES, VALEURS, LITTÉRATURES DE JEUNESSE



Les lectures des jeunes sont depuis longtemps considérés comme l'un des moyens de la société de transmettre à la jeune génération les valeurs qui apparaissent essentielles aux adultes.

En ce sens, on peut dire que les publications pour les enfants et les jeunes s'inscrivent dans le projet éducatif de tout groupe social.

Si l'on peut admettre une relative indépendance de l'auteur, toujours transmetteur de valeurs mais non obligatoirement des valeurs dominantes, encore faut-il que la publication de ses œuvres soit entreprise pour qu'elles trouvent un public.

Or, depuis le passage à l'imprimerie, toute publication nécessite un investissement important, rarement accessible aux individus isolés. Produire de l'écrit imprimé est action sociale de communication et seules les structures de la société (pouvoirs de droit - pouvoirs de fait - contre-pouvoirs...) peuvent se lancer dans une telle action. De récentes concentrations dans le domaine de l'édition européenne donnent tout son sens à cette constatation.

S'ajoute à cela, quand il s'agit de l'enfant, le fait de sa dépendance par rapport aux adultes ; les structures de la famille contrôlent son accession à de nombreux produits et tout particulièrement aux produits culturels. On aurait tort de croire les évolutions plus rapides qu'elles ne sont et les lectures des jeunes, si elles n'ont jamais totalement obéi aux désirs des familles, ne s'en écartent que très peu.

En tout état de cause les parents achètent encore, dans notre pays, une proportion importants des écrits (presse ou livres) lus par les enfants.

Quant aux prescripteurs (bibliothécaires - enseignants - éducateurs) ils agissent le plus souvent en *bon père de famille*, et si par hasard ils avaient tendance à s'en écarter, il existe toujours des tenants de la *décence* ou de la *morale* pour défendre certaines valeurs dont le plus souvent on proclame *urbi et orbi* de la pérennité. Là encore des exemples récents sont là pour nous rappeler à la réalité.

C'est dire que l'évolution de la littérature de jeunesse dans son ensemble comporte pour nous de très forts enseignements.

Tout se passe en effet comme si l'évolution de certaines notions, l'éclairage nouveau donné à certaines valeurs, apparaissaient dans la littérature de jeunesse avec un retard important sur la vie.

Mais pour en arriver à cet examen critique il nous faut prendre un certain nombre de précautions qui, en général manquent dans les études, parfois de grande qualité, menées sur cette question.

En effet si on examine un ensemble de livres pour la jeunesse à une période donnée, il nous manque toujours une donnée essentielle : la valeur relative de ces livres.

Nous vivons cela de façon dramatique avec la production contemporaine.

Quel est le livre le plus représentatif ? Celui qui bénéficie des critiques les plus favorables, renouvelle les notions de valeur sur le plan individuel et familial et se trouve dans quelques bibliothèques collectives d'où il sort à grand-peine à la force de persuasion des médiateurs, ou celui que vous retrouverez dans toutes les bibliothèques individuelles, même modestes, qui est lu et relu et véhicule un système de valeurs du XIX^e siècle ?

Ce que je vais donc essayer de faire devant vous, c'est un peu une approche de la question posée à la lumière de milliers de livres pour enfants et jeunes, et d'un suivi de la presse pour jeunes depuis de nombreuses années.

Encore, pour la presse, vous renverrai-je à l'étude remarquable d'Alain Fourment sur la presse enfantine et de la jeunesse (1), où fourmillent les informations et les remarques justes sur les rapports entre les diverses idéologies, les familles et les journaux destinés aux jeunes depuis la fin du XVIII^e siècle.

La littérature destinée à la jeunesse a d'abord été didactique. Elle voulait apprendre à connaître, mais aussi à apprendre à vivre.

Pour cela elle a d'abord pris les chemins du conte et de la fable. Les uns comme les autres incluaient les moralités.

Sans doute peut-on s'interroger sur les valeurs véhiculées par les moralités de La Fontaine ou de Florian, de Perrault ou de Mme de Genlis. On me permettra de passer assez vite en remarquant toutefois que, dans tous les cas, elles semblent plus proches de règles de conduite pratiques que d'incitation à l'héroïsme de la vertu : en ce sens elles sont vraisemblablement marquées de la prudence de l'éducation familiale.

Les valeurs sont celles d'une bonne intégration sociale, du respect des institutions et des pouvoirs en place, de la résignation, de la prudence par rapport aux autres, du travail obstiné, du mépris des richesses (surtout pour les pauvres...) et de la charité (surtout pour les riches...) vue comme un paratonnerre contre les orages sociaux.

Il faudra le mauvais esprit de Rousseau pour voir là un certain danger. Encore lui devons-nous la mise en évidence du caractère exemplaire de la vie de

(1) *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants*, 1768-1988, Alain Fourment, Editions Ecole, 1987.

Robinson Crusoé, bon modèle de l'humanisme individuel et entreprenant, qui allait modeler l'image de maints héros du XIX^e siècle et parcourir toute l'œuvre de Jules Verne.

Vient ensuite l'épisode héroïque de la Révolution où les vertus sont incarnées par les jeunes héros de la guerre révolutionnaire, Bara ou Viala.

Qu'on se souvienne : les textes pour les jeunes vont peu ou prou mettre en pratique les paroles du chant révolutionnaire :

*«De Bara, de Viala, le sort nous fait envie
Ils sont morts, mais ils ont vécu».*

La valeur qui est exaltée n'est pas sans rapports avec les vertus antiques et avec celles du christianisme naissant, c'est la fidélité à un principe, un certain stoïcisme, une sorte de façon de se vouer et de se dévouer à une cause qui vous dépasse et à laquelle on doit tout sacrifier.

Il me semble que ce courant traverse depuis sa création toute notre littérature de jeunesse, et au-delà d'elle une bonne partie des œuvres qui ont été adoptées par les jeunes.

Il y a de cela dans **Gavroche**, mais aussi dans **Michel Strogoff**, dans les livres de prix de la III^e République, unissant les enfants héroïques de 93 aux héros de la conquête coloniale. Plus près de nous, le type d'homme que va exalter Saint-Exupéry, à partir d'histoires concrètes basées sur l'aventure de la conquête de l'air, rejoint bien ces héros.

Au contraire de l'aventurier, c'est au-delà de lui que le héros trouve les valeurs sociales et collectives auxquelles il demande de donner un sens à sa vie.

Quand les œuvres sont plus directement adressées aux enfants, une telle abnégation s'allie à un sens très profond du devoir familial.

Qu'on pense à l'archétype que représentent les enfants du **Tour de France**, à leur fidélité coinjointe au père et à la France, patrie et mère sans reproche et le tout lié par un sentiment fraternel sans faille.

C'est que la famille est valeur si sensible que la littérature de jeunesse, pour ne pas se trouver en contradiction avec le réel et prendre en compte les familles dissociées, celles que nous appelons *monoparentales* aujourd'hui, se doit d'accroître la mortalité des pères et mères de famille. Sans doute l'orphelin est-il toujours une valeur sûre et... lacrymogène, mais c'est aussi la certitude de pouvoir traiter des problèmes réels sans avoir à se poser de vraies questions sur les couples séparés.

Sauf à titre exceptionnel, la famille monoparentale, par abandon ou divorce, va devoir attendre les années 1960 pour apparaître dans la littérature de jeunesse française, par le biais des traductions le plus souvent.

Je ne reviendrai pas sur les débats concernant le rôle respectif du père et de la mère dans la cellule familiale. Malgré de très honorables exceptions, si on se refuse à prendre la première hirondelle pour l'éclatement du printemps, force est de constater que la majorité des œuvres réellement diffusées et lues continuent à véhiculer une image de la famille très proche de celle du XIX^e siècle, et par conséquent un système de valeurs peu différent pour l'essentiel.

En passant, notons à quel point une étude attentive montre la partialité et la mauvaise foi de certaines campagnes récentes attaquant des œuvres françaises et des traductions.

Il est toujours facile de découvrir dans les mille titres de livres pour la jeunesse actuellement disponibles quelques œuvres présentant un point de vue différent de celui de l'idéologie dominante. Loin de moi le droit de refuser à certains de les aborder de façon critique. Encore pourrait-on légitimement leur demander si une littérature sans aucune contradiction leur paraît comme un idéal souhaitable. Au risque de vous choquer, je pense au contraire que la pluralité des valeurs proposées est la garantie d'une éducation à la responsabilité, seule forme digne des sociétés actuelles.

Dans la société contemporaine, quelques questions se posent pour lesquelles nous ne pouvons que difficilement demander à la lecture des jeunes de résoudre les contradictions constatées.

Il en est ainsi du *travail* et de sa place dans la société, mais cette question sera traitée et ne je ne m'y attarderai pas. Encore que entre le devoir du travail qui court dans toute la littérature du XIX^e siècle et le droit au travail qui devient revendication majeure de nombreux jeunes, il se soit passé bien des choses.

Et que dire de l'amour et de la sexualité ? Entre les fantasmes plus ou moins sublimés de certains contes, l'amour romantique et telle aventure contemporaine, l'édition pour la jeunesse peut-elle prétendre à des normes ?

Quelle place faire également à la ségrégation raciale ou sociale ? Comment l'ethnographie la plus savante peut-elle, par information insuffisante, engendrer des attitudes racistes ? Quelle famille aujourd'hui peut développer un discours totalement cohérent sur la meilleure façon de vivre les différences dans un monde rétréci et solidaire, malgré lui parfois ?

Que dire de la *famille* elle-même, valeur sûre d'autrefois, au moins au niveau des apparences, et aujourd'hui mise en question dans tous les milieux, à des degrés divers il est vrai ?

Et enfin si nous abordons les diverses idéologies, religieuses, politiques, philosophiques, comment ne pas voir dans l'effondrement des catéchismes de toute nature et de toute confession une véritable impossibilité de demander à la littérature de jeunesse une approche normative du jeune lecteur ?

Vous m'objecterez que cette approche existe encore dans certaines formes d'éducation et par voie de conséquence dans les publications. Il n'est pas dans mes intentions de le nier. Mais des exemples récents m'ont prouvé les drames engendrés par une telle méconnaissance des réalités. Certains réveils sont affreux.

Si je pouvais à titre tout à fait personnel, hasarder une conclusion ce serait pour dire :

Réjouissons-nous que la littérature de jeunesse nous présente des valeurs nombreuses et contradictoires. N'ayons pas peur du choc des idées, des styles, des approches, il n'y a pas une seule manière de bien écrire, de bien vivre, de bien aimer, de bien lutter pour le bonheur. Les familles qui gagneront la difficile bataille de l'éducation des jeunes pour le monde de demain seront celles où dans le respect de chacun, s'épanouiront les différences.

Obstiné, je continue d'affirmer que la littérature de jeunesse peut largement contribuer à cet épanouissement. Encore faut-il que, parmi les valeurs anciennes et nouvelles, elle n'oublie pas ce qui fait l'originalité de nos cultures, de nos sensibilités, qu'elle soit largement humaine mais non moins solidement accrochée à ce sol et à ses habitants, non dans un but d'exclusion, mais parce qu'il faut sauvegarder dans la grande harmonie du monde une voix, comme toutes les autres voix, irremplaçable.

Raoul Dubois

FAMILLE ET VALEURS : L'INGERENCE DES MEDIAS



Les moins jeunes d'entre nous ont reçu leurs *valeurs* d'abord et principalement de leur famille. Au fil de la vie quotidienne, par l'exemple et par la parole, nos parents nous ont imprégnés de la morale d'une société encore largement unifiée, cohérente. Famille, école, églises, avaient en commun une même vision *verticale* de l'homme : corps, intelligence, spiritualité, qui privilégiait les deux dernières. Peu informé sur son corps, l'enfant devait, autant qu'il en avait en soi le moyen, développer son intelligence, l'autonomie de son jugement, le sens de ses devoirs envers soi et envers les autres, en une construction progressive du savoir et de la personne. Sous le pavillon des grandes valeurs nationales inscrites au fronton des mairies, parents et éducateurs prênaient le travail, la droiture, la responsabilité, valeurs d'**intérieurité**, de **dépassement**, de **tension**. Les satisfactions rencontrées : succès aux examens, réussite dans la carrière, étaient présentées comme la récompense légitime d'un **effort** sur soi inscrit dans la **durée** : «*On n'a rien sans peine*», «*Paris ne s'est pas fait en un jour*», etc. Tout cela, sur fond de confiance dans le progrès scientifique, social, humain, d'une société qui se sentait encore en croissance.

Une société *pleine*, en quelque sorte, où chacun avait sa place ; enracinée dans la mémoire d'une France rurale encore proche où le groupe familial, plus large qu'aujourd'hui, était redoublé par l'unité *village*, ou *quartier*, où tout le monde connaissait tout le monde, l'école où les maîtres enseignaient durant toute leur carrière, l'église avec le même curé, le temple avec le même pasteur, bref une communauté relativement close où l'enfant retrouvait partout le même discours (sinon les mêmes comportements) des adultes, discours qu'il assimilait, de gré ou de force, à travers une relation interpersonnelle riche, à la fois contraignante et sécurisante. Nous avons encore connu cette pression dans cette intimité qui portait à reproduire tout naturellement - ou parfois à rejeter avec éclat - les valeurs du milieu, les seules que l'on pût rencontrer, sauf éventuellement à travers la lecture, elle-même assez contrôlée par les adultes.

Le paysage d'aujourd'hui est à l'opposé, presque terme à terme. Dans une société fragmentée dont les valeurs traditionnelles se sont effritées au fil des cahots de l'histoire et des bouleversements économiques, tous les petits groupes stables et proches «*à former, à intégrer les êtres sociaux*» (A. Touraine), ont été cassés, y compris la famille, réduite, fragilisée, souvent déracinée, obligée de se décharger du bébé presque dès sa naissance. Crèche, nounou, école très tôt, cantine, ateliers divers du mercredi - ou la rue - vacances à la colo, en stage de voile ou de ski, ou dans la rue encore selon les milieux, l'enfant entre en contact très tôt avec des interlocuteurs multiples qui se partagent plus ou moins la fonction éducative, et dont les contradictions éventuelles comme le nombre et le manque de communication entre eux, relativisent le message et l'influence. A la maison, qui demeure le point fixe, il semble que le discours des valeurs se limite souvent, de la part de parents *présents-absents*, pressés d'échapper aux contraintes de la vie active, à des préceptes pratiques, à des exigences concrètes. D'après l'enquête «Les jeunes et la

maison» (**Amis de Sèvres**, mars 1986) la seule valeur couramment évoquée dans le dialogue familial est le travail, ou plus exactement les résultats scolaires, dans une perspective anxiogène : «*Si tu ne travailles pas, tu n'auras pas de situation...*» Dans les familles où il y a dialogue... et non évasioñ parallèle des uns et des autres dans l'univers envahissant de la **télé**.

Car nous avons de quoi combler tous les vides relationnels que secrètent les sociétés développées : les **médias** se déversent dans tous ces creux, les remplissent d'un flot sans cesse plus abondant avec la multiplication des émetteurs, sur des horaires de plus en plus longs. T.V., radios, qui ont éliminé le silence de la vie privée comme de la vie collective, sont devenues l'air même que nous respirons, la voix qui ne cesse jamais de s'adresser à des millions de personnes à la fois, et qui est, pour le présent **seule** à le faire, dans l'effondrement de tous les catéchismes, le repli des idéologies, l'émission du sens de la collectivité. **La** voix. Car, si l'on met à part la presse quotidienne d'information, écrite et radiophonique, qui, passant exclusivement par le langage, s'adresse à l'intelligence des récepteurs, tous les médias, à commencer par les magazines, sont les vecteurs d'une même morale, d'un système de valeurs - jamais nommées en tant que telles - tout à fait cohérent, dans le sillage de l'omniprésente télévision qui les modèle tous, et qui sera le principal objet de notre étude.

Si l'on s'attache non aux créations que la TV diffuse sans les avoir produites (films, théâtre, concerts... de plus en plus rares) mais à ses produits propres : jeux, publicité, magazines divers, variétés, information même, et au **mécanisme actuel de son fonctionnement**, on découvre dans la télévision la plus remarquable «*machine à laver les cerveaux*» (Bernardo Bertolucci) qui ait jamais fonctionné, loin devant les propagandes des régimes totalitaires... Mais c'est une machine **douce** dont l'action s'exerçant à travers le divertissement et le service, n'est généralement perçue. Raison de plus pour que parents et éducateurs prennent le temps de la considérer de près. Voyons donc les médias en action, déversant à longueur de journée sur notre société fragmentée leur discours normalisateur ; et procédons pour cela à leur propre manière, oblique et répétitive, afin de repérer comment, à partir de domaines divers, se constitue un message de conformation remarquablement homogène.

Quelques chiffres, avant d'observer ce phénomène au développement rapide, puissant et peut-être inéluctable : **Le Monde** tire en moyenne à 500 000 exemplaires chaque jour ; **Télé 7 jours** entre chaque semaine dans 3 800 000 foyers ! L'un des sept ou huit journaux de programmes télévisés, aux tirages tous bien supérieurs à celui du **Monde**, est le seul *journal* lu par près de la moitié des Français ! Selon le B.I.P.E. (Bureau d'information et de prévision économique, rattaché à la Fondation des Sciences Politiques), les Français, depuis 1895, passent globalement 43 milliards d'heures devant leur poste de TV. Soit plus de temps qu'au travail. Les enfants consacrent proportionnellement plus de temps encore que les adultes à ce qui constitue leur loisir favori (1), particulièrement épris des *pubs* - «*La*

(1) Voir **Télérama** n° 1971 du 21 octobre 1987 : «Gavés de télé», enquête très documentée sur la pratique télévisuelle et les autres loisirs des «7-14 ans». **Les Amis de Sèvres**, n° 128, décembre 1987 : «Autorité, obéissance ?» page 64 «L'ingérence des médias».

pub est fantastique ! on ne peut pas s'en passer» (une fille de 13 ans) - qui constituent un des grands sujets de conversation entre eux et semble remplir une des fonctions du **conte** dans les cultures traditionnelles : faire passer par l'imaginaire des avertissements, des règles de conduite, et jusqu'à des formules de type magique, bref, une morale pratique au ras du quotidien. Celle qui nous est proposée aujourd'hui n'est plus axée sur l'effort et le long terme, mais sur la satisfaction immédiate du désir.

LA PUBLICITÉ, UNE « SOPHISTIQUE MAGIQUE », OU « SOYEZ CONFORMES »

Commençons par la publicité. Non seulement parce qu'elle est omniprésente et finance, donc conditionne tous les autres médias - son action sur la TV sera l'objet de notre second point - mais parce qu'elle est *«l'utilisation calculée au millimètre de techniques susceptibles de modifier les motivations et les conduites»* ou encore selon la parfaite définition du **Petit Robert**, *«l'art d'exercer sur le public une action psychologique à des fins commerciales»*. Formulation qui a le mérite de mettre en évidence les deux termes que nous trouverons à chaque étape de notre inventaire : la **rentabilité**, en passe de devenir valeur numéro **un** de notre société, et la **manipulation** du public, voulue (c'est le cas dans la *pub*) ou simple conséquence de la nature même du médium (c'est peut-être le cas s'agissant de l'information).

Prenons un exemple : **l'image de la femme moderne**, aujourd'hui *«faite, comme le disait J.M. Cavada (La marche du siècle, 25.11.87 sur A2), par la publicité, le cinéma, les magazines»*. La femme, premier personnage, et de loin, de la scène publicitaire, et l'on comprend pourquoi, puisqu'elle est, dans le double rôle de Beauté Séductrice et de Mère Ménagère, l'acheteuse principale pour elle et pour les siens, la véritable clef de la consommation au quotidien - qui pèse très lourd dans les calculs de rentabilité des annonceurs. Double rôle, mais image, dans des contextes différents, à peu près identique dans les canons esthétiques qu'elle propose, et qui démultipliée au fil des écrans publicitaires, répercutée au fil des pages des magazines, est une permanente proposition à s'identifier et fonctionne pour le grand nombre des femmes réelles comme référence, voire comme idéal. Surtout quand elle s'incarne dans une vraie *star*, représentant à la fois la réussite et la beauté.

La marque **Woolite**, en utilisant successivement depuis dix ans, dans le même scénario, Marlène Jobert, puis Anne Parillaud, Isabelle Adjani, Sophie Duez, puis, en 1988, Emmanuelle Béart, au fil de succès cinématographiques, illustre bien les constantes de l'archétype : minceur, vitalité, naturel soigneusement travaillé ; et d'abord **jeunesse**, avec le velouté, l'élan, la souplesse qui, en 1988, ne pouvaient plus être associés à l'image de Marlène Jobert : *«La publicité interdit aux femmes de vieillir»* (Guy Bedos).

Mais la leçon publicitaire ne s'arrête pas là. A travers le scénario, c'est tout un ensemble de qualités qui dans le sillage de la star sont constituées en valeurs : le doux, le souple, le frais. Résumé en un geste, de plus en plus appuyé au fil des années : celui de la caresse. La version Béart est une mimique du plaisir sensuel et rejoint par là les *pubs* innombrables pour les savons, bains moussants, crèmes, etc,

dont le geste d'onction : toucher, caresse, enveloppement voluptueux, est, dans des décors divers, l'unique scénario, en un véritable **rituel d'auto-célébration du corps**.

A travers des formules souvent répétées, du type «*Ce que je préfère en moi ce sont mes cheveux*», ou «*Mon savon laisse ma peau très nette, et c'est important*», «*MES mains c'est important*» (**important** est en train de devenir un mot-clef de la pub) une échelle de valeurs est proposée qui confère au corps la première place, légitime et encourage le souci de soi - du moi physique - privilégie une sorte d'égotisme. Car, phénomène neuf, la femme-référence, pour séduisante qu'elle soit, l'est d'abord pour elle-même dans une **auto-contemplation** quasi solipsiste. L'homme, quand il est présent, apparaît comme spectateur, miroir plutôt que destinataire. Un indice : le visage sans sourire et comme fermé sur soi de beaucoup de ces belles. L'érotisme, fort présent, l'est surtout dans la relation de la femme au produit, instrument de son plaisir.

L'image de cette femme parfaitement libre apparaît comme élément valorisant pour une quantité de produits allant des bonbons aux voitures, en passant par le café, à la consommation desquels sa présence apporte une connotation de plus en plus ouvertement érotique ; dans ce registre, la gamme des yaourts et fromages présente un jeu particulièrement précis de valorisation des sens, soulignée par les cadrages : bouche en gros plan, tendue vers le plaisir d'un fromage qu'elle suggère souple, onctueux ; voix rauque, regards chargés de promesses voluptueuses autour d'un yaourt dans la nuit tropicale, ou d'un Roquefort sur fond de grottes auvergnates. On peut sans peine collectionner de tels exemples.

La *morale* qui flotte autour de ces images - images sans contrepartie, d'où leur impact - est tout à l'opposé des valeurs de naguère. Centrée sur le corps, célébrant les satisfactions sensuelles, prônant le culte égoïste de soi, elle est une vraie promotion des *péchés capitaux*, dont l'image parfois déjà trop séduisante illustre jadis les murs des églises. Ainsi les qualités des objets et des produits qui sont la raison d'être de ces mises en scène sont toujours valorisées sous l'angle exclusif du **plaisir** que le produit peut générer. Il y a longtemps que l'utilité n'est plus un argument publicitaire.

Mais toute morale, fût-ce celle du plaisir, a ses contraintes. Se vouloir comme la femme *modèle* de la TV, c'est aussi s'imposer une série d'obligations. Les commandements de la pub en disant : «*Tu seras mince*», développent une nouvelle culpabilité qui fait la fortune des diététiciens et des fabricants de gels aminçissants, et l'inflation des produits *allégés, sans calories, de la cuisine-minceur* etc. D'où nouvelles pubs confortant et la valeur *mince et jeune* et le circuit de la rentabilité qui passe par l'imaginaire de la *cible*. Il faut résoudre la contradiction : plaisirs du goût - culture de la forme, car l'univers radieux de la Pub exclut l'ascèse !

«*JE VEUX des pommes de terre
Et en plus je veux plaire !
Je veux tartiner
Et en plus être à croquer !*»

Si l'on pose la contradiction, c'est évidemment pour la résoudre, grâce à la baguette magique qu'est le produit :

*«Tournesol, tournesol
Lesieur tournesol !»*

Nous touchons ici un autre des comportements induits par les médias : la **démission du sens critique**, comme endormi par le ron-ron des slogans ; le **consentement à l'illusion** : la consommation ou la possession du produit va faire de vous un autre, celui que vous rêvez d'être, et cela sans aucun effort de votre part.

Plus encore que la Femme, il y a la Mère : la **mère câline**, pressant contre son corps souvent nu un bébé nu comme elle, au profit de savons et shampooings assez doux pour convenir à tous les deux ; sensuelle aussi, mais d'une sensualité paisible, communicante, en quelque sorte, à travers son sourire radieux ; et surtout la **mère «super»**, du terme dont la récompense l'enfant, second acteur d'une scène qui doit être efficace, car elle n'a guère été modifiée depuis 20 ans. Celle-là règne sur les lessives (1) et sur les produits de grande consommation familiale. Élégante dans sa simplicité, elle résout le problème auquel est confronté l'enfant - plus rarement le mari, car dans la Pub, comme Ph. Ariès l'a noté dans la société depuis le XIX^e siècle, *«le véritable couple, ce n'est pas le mari et la femme, mais la femme et l'enfant»*. La jeune fille veut mettre son bustier, le soir, pour éblouir son *copain* ; mais le bustier, lavé avec XXX, garde une *trace* - ce monstre du discours lessivier ! Appel désespéré à la mère :

«MAMAN ! JE T'EN PRIE, FAIS QUELQUE CHOSE !» Voici le bustier re-lavé, mais avec ZZZ, dont ma mère exhibe le paquet pendant que la fille s'admire devant la glace.

«NOUVEAU ZZZ ! mon bustier est impeccable (autre mot-clef, magique, celui-ci).

OH MAMAN, TU ES SUPER ! MAMAN, JE T'ADORE !»

La mère super est **compétente** et par cette compétence elle prouve son amour aux siens. C'est la double signification de son sourire : elle est convivialité, dévouement, service : il y a de l'amour dans sa lessive ! Elle est aussi celle qui détient le secret (du bon produit), et il y a parfois dans ce sourire une ombre de sentiment de sa supériorité.

Fée du logis, elle règne sur un petit monde aseptique, désodorisé, luisant de propreté, dans un esprit très *kirche, kuche, kinder* (l'église, la cuisine, les enfants), en supprimant toutefois le premier terme de cette formule d'un autre siècle, car les valeurs qui orientent son activité sont, ici encore, exclusivement matérielles. *Propre, frais, blanc*, hygiène, soin scrupuleux des apparences, on retrouve dans un registre différent l'exclusive préoccupation du corps et de son bien-être.

(1) Les *lessiviers* sont les plus gros *annonceurs*, le plus gros clients des publicitaires. Il faut savoir qu'en 1986, les Français ont absorbé 265 millions de litres d'eau de Javel, 170 millions de litres d'assouplisseurs, 120 de produits pour la vaisselle... et aussi consommé 732 millions de tonnes de yaourt !

L'action éducative ? elle porte sur le brossage des dents ! En fait, dans ce rapport mère-enfant si quotidiennement représenté, l'enfant demande, exige, grogne. «*Plus doré ! sinon je boude*» ; la mère subvient, vite, bien ; et si ce n'est pas assez bien, elle recommence... A force de disponibilité, elle est une **mère-cocon**, une **mère infantilisante**, molle comme ses serviettes de toilette lavées avec YYY, pôle inerte d'une relation dont l'autre est l'**enfant-roi irresponsable** à qui jamais aucun effort, aucune responsabilité ne sont demandés, «*toujours comblé et jamais satisfait*», selon la formule de F. Dolto. L'enfant émancipé par la télé, qui règne aussi sur les achats, relais enthousiaste d'incitations publicitaires dont il est lui-même le figurant : «*Dans le processus d'achat, l'enfant est la tête, la mère les jambes*» (1).

L'action psychologique de la Pub s'exerce ici de façon appuyée, évidente, par le chantage à l'amour postulé de la mère pour un enfant à qui elle ne voudrait rien refuser des biens de toute nature présentés comme nécessaires par ces annonces absorbées en famille, et va jusqu'à jouer d'un sentiment éventuel de culpabilité. Et comment ne pas succomber, à la longue, à la confusion des valeurs entretenues par des slogans tels que : «*Sachet rose Elsa, la petite dose d'amour* » ?

D'autres effets, moins immédiatement perceptibles, répondent à des visées plus amples, dont le premier, déjà rencontré - mais encore une fois c'est la convergence des messages et leur ressassement qui font de la pub un véritable agent culturel - est le **consentement à l'illusion** qui transforme les produits en objets-fétiches, protection contre les imperfections et les manques de la vie quotidienne, écran contre les insatisfactions du vécu. «*La vie n'est pas tellement drôle : la publicité est réconfortante*». Si la vie de Françoise Dorin, dramaturge à succès, n'est pas tellement drôle, que dire de celle de la ménagère banale que représente et à qui s'adresse la TV ; celle à qui pense Jacques Séguela (2) : «*C'est l'imaginaire que j'essaie de faire entrer dans la boîte de lessive*». Enfermer le rêve dans les nécessités du quotidien, le **domestiquer** au sens propre, le réduire aux dimensions de la cuisine et de la salle de bains... On peut s'interroger à bon droit sur la santé d'une société qui souscrit, dans les faits, à ce programme. Et peut-on davantage nommer rêve, avec tout ce que le mot comporte de dynamisme psychique et de projection constructive vers l'avenir, l'aventure programmée, garantie par contrat, payée d'avance, des vacances proposées par les *tours operators* - «*Rêve promis, rêve tenu. Eldorado Jet Tour*» ?

Le rêve que la Pub suscite et entretient, en promettant que le mode de vie dont elle propose l'image, ce petit monde sans ombres où tout est bien-être et sourires, luisances et fraîches odeurs, sera atteint par la seule vertu d'une cire, d'une poudre à laver, d'une eau minérale, etc... c'est l'élimination de l'effort, le transfert du travail aux produits, la magie dans le quotidien. Sa promesse principale, c'est la **facilité**, érigée en qualité première de l'objet. «*Et en premier, avoir la paix*», dit la jeune et charmante ménagère à qui l'on fait énumérer les performances qu'elle

(1) Voir **Les Amis de Sèvres** n° 128, décembre 1987, «Autorité, obéissance», notamment article : «L'ingérence des médias».

(2) J. Séguela, **Hollywood lave plus blanc**, Flammarion, Paris, 1982.

attend de la machine à laver idéale. Que les choses se fassent toutes seules ! Un **rêve de robotisation...** ou faut-il dire de démission ? la perte des savoir-faire, de l'initiative, d'une forme d'indépendance. Promesse qui s'assortit pourtant d'une condition absolue : pour que la magie opère, il faut que la mère-ménagère soit constamment à la pointe du progrès, prête à **changer** :

«CHANGEZ pour Dash 3 !»

«Comment, tu laves ENCORE avec une poudre !»

«Mais tu n'arriveras à rien avec cette crème !

Prends M. Propre double action ! c'est NOUVEAU !»

«Kinder Surprise, les mamans et les enfants DANS LE COUP !»

Nouvel Ariel, nouveau Supercroix à l'ultral, il y a même le *nouveau Nouveau* Pampers, **nouveau** comme la justification en soi, la garantie d'efficacité ; un mot magique, encore. Même les explications pseudo-scientifique naguère apportées par des gens de qui la blouse blanche affirmait la compétence ont à peu près disparu des écrans. **La Pub est devenu un gourou, qui demande au public une foi aveugle.**

Foi dans un progrès indéfini, qui fait le *nouveau* d'aujourd'hui meilleur que le *nouveau* d'hier ? D'après un sondage Ifop-Nouvel Observateur (12.2.88), le progrès vient en deuxième place dans la liste des valeurs auxquelles les Français sont le plus attachés. Quel progrès ? Celui de l'humanité, comme en 1930 ? Ou celui des technologies du quotidien, assurant à chacun une vie commode, celui qui fera entrer la domotique dans les foyers les plus modestes comme les robots sont entrés dans les usines, libérant tout à fait la femme après l'homme ; pour QUOI faire ? regarder la télé plus longtemps ?

Apologie du transitoire, obligation morale d'accompagner le changement sous peine, pour la mère, de ne pas remplir ses devoirs ; pour chacun d'apparaître ringard, hors du-coup, au point parfois que l'on se sente coupable, la Pub nous conditionne à perdre de vue l'incroyable **inversion des valeurs** dont elle procède, dans un monde où **les objets ne sont plus produits pour répondre aux besoins des hommes, mais où l'on suscite des besoins aux hommes pour qu'ils absorbent la surabondance des objets.** La dérision a beau jeu d'épingler cette hiérarchie nouvelle où la rentabilité écrase toute autre considération. Ainsi les «Nuls» (Canal +, février 88) à propos d'un certain marasme du marché du jouet : *«Faites des enfants ! Pas pour donner des soldats à la France ! Pour fournir des clients aux marchands de jouets».*

Mais au delà de sa visée mercantile et à travers elle, la Pub, en déclassant le passé même proche, en dévaluant l'expérience acquise dans et par la durée, en écartant aussi bien la notion d'accumulation que celle de projet à long terme au profit de l'adaptation, de la malléabilité, de la table rase, est un **instrument d'acculturation à un monde instable où tout s'emballe** ; où les choix d'aujourd'hui, même les plus graves (choix d'un type d'études pour un jeune, d'une politique économique pour une firme, voire un gouvernement), ne comportent aucune garantie pour demain. Pédagogie du temps présent, *«mode d'emploi de la vie»*, c'est bien ainsi que la concevait, dès 1971, Marcel Bleustein-Blanchet : *«La publicité me semble*

condamnée à s'intéresser au bonheur des gens... en luttant dans chacun de ses messages contre l'angoisse, la solitude, la difficulté de s'adapter aux accélérations de l'époque. Elle est un instrument de culture. Toute démarche publicitaire enseigne les hommes pour le meilleur et pour le pire. Sa leçon actuelle ? Elle manifeste, apprivoise en la diluant dans les petits gestes de la vie, rend aimable et gratifiante, une réalité de notre temps qui pourrait se formuler : «il faut changer pour survivre». **C'est sur la société que l'observation des médias conduit à s'interroger.**

Aussi bien, si la Pub est capable d'amener bon nombre de gens à voir la vie à travers l'image qu'elle en donne, à se conformer aux modèles qu'elle propose, c'est qu'elle ne propose que des modèles auxquels ils souhaitaient déjà confusément adhérer ; c'est qu'elle a détecté chez ceux à qui elle s'adresse des aspirations qu'ils ne connaissent pas encore. «*Science du moment*» (J. Séguéla), elle fonde sa rhétorique sur l'exploration systématique des attentes, des manques, des désirs, capte l'émergence d'aspirations, de désaffections. Travail de psychologues et de sociologues d'où les publicitaires tireront les arguments de leurs campagnes. Ce qui explique, notons-le au passage, la convergence qu'on peut constater dans l'ensemble des annonces d'une même époque (1).

La publicité ne sait que révéler, faire émerger ce qui était latent dans l'arrière-pensée du public ; elle n'invente rien, n'ouvre aucune voie, aussi n'est elle pas un art mais une mise en scène très habile qui amplifie, accrédite et par l'énorme puissance que ses moyens lui confèrent, donne en quelque sorte force d'évidence à ce qu'elle a choisi de retenir et de monter comme le mieux capable de servir les intérêts des annonceurs. A la fois reflet et creuset de la réalité, elle est un des agents les plus actifs de ce «*cycle socio-culturel*» en quoi Abraham Moles voit l'une des caractéristiques de la culture de masses (2). On pourrait dire aussi qu'elle met en œuvre ce précepte de Mao Dzé Dong : «*il faut enseigner au peuple ce que le peuple demande confusément*». Ce qu'il serait tout aussi juste de dire du *paysage audiovisuel français* - ou PAF - tel qu'il se présente un an et demi après la loi du 30 septembre 1986.

LES NOUVELLES VALEURS DE LA TÉLÉVISION

«*C'est le rôle du ministre de la culture de fortifier l'industrie des images,* déclarait M. Léotard, en septembre 86, au journal **Le Monde**. *Mais ne nous leurrions pas : c'est la loi du marché qui prévaudra bientôt dans le secteur de l'audiovisuel comme un principe de droit commun.*» En quoi consiste cette «*loi du marché*», que Françoise Giroud dénomme «*régime de la corruption commerciale*», et quelles incidences sa domination peut-elle avoir dans le domaine des valeurs, à travers ce qu'elle impose et aussi ce qu'elle exclut ?

(1) Voir in **Les Amis de Sèvres** n° 119, «1975-1984 : Quelques changements dans la société française à travers l'évolution des annonces publicitaires».

(2) Abraham Moles, **Sociodynamique de la Culture**, Mouton, 1967.

La télévision en proie à la publicité

La loi du marché, c'est la main-mise de la publicité sur les programmes des chaînes privées et notamment sur ceux de TF1, longtemps seul, puis premier fleuron du *service public* si fortement ancré dans la tradition française. **«La télé privée consiste à vendre les téléspectateurs par paquets de mille aux annonceurs»**. C'est M. Berlusconi, patron de la 5 en France et roi de la télé privée en Italie, qui fait cet intéressant constat. A grosse audience gros budgets publicitaires, et c'est normal car les annonceurs paient très cher les 30 secondes que dure une annonce : 320 000 F à 20 h 30 sur TF1, mais 462 500 F pendant le film du dimanche soir, qui fait en moyenne 30 % d'audience, selon l'Audimat (1), ce qui représente 5 820 000 foyers, soit entre 18 et 20 millions d'auditeurs. Pour que leur entreprise soit rentable, les propriétaires des chaînes privées sont très naturellement conduits à privilégier, dans leurs programmes, les émissions qui rassemblent la plus grande audience, et c'est ainsi que, comme le constate Carlo Freccero, directeur des programmes de la 5, **«Les publicitaires sont les vrais éditeurs de la télé»**. C'est l'Audimat qui décide des *bonnes* émissions, à multiplier, et des *mauvaises*, à supprimer. Conséquences : **«La recherche de l'audience (c'est toujours M. Freccero qui parle) nous oblige à pratiquer la dictature du plus grand nombre. Pour captiver le plus grand nombre de gens possible pendant le plus longtemps possible, la TV doit demander un effort mental minimum pour ne pas interférer avec les occupations habituelles»** ; propos repris par le directeur de TF1 : **«La télé doit demander un effort mental minimum car les téléspectateurs sont fatigués de leur travail quotidien»**. Voici définie une TV d'accompagnement, coulant comme un robinet ouvert du matin au soir, ne requérant ni une attention forte, ni une participation intellectuelle dont le *grand nombre* n'est pas supposé capable. Surtout, rien de *culturel*, connotation franchement infamante dans le langage des patrons de TF1. **«Nous ne sommes pas une université populaire du soir»** (E. Mougeotte). **«Il y a des choses que nous ne souhaitons pas faire : du culturel, du politique, des émissions éducatives** (F. Bouygues). **«Passer une émission culturelle sur une chaîne commerciale à 20 h 30, c'est un crime économique** (P. Le Lay vice-président). Cette formule-choc a lancé le débat qui a, pendant l'automne et l'hiver 87, agité la presse et l'opinion françaises sur le thème : faut-il sacrifier la qualité des programmes à la publicité ? (2).

En effet, lorsqu'on en considère l'effet sur les programmes, il faut bien se demander si l'unique critère de la **rentabilité** (**«l'image de TF1, c'est son Audimat et ses parts de marché»**, P. Le Lay) parfaitement légitime s'agissant d'une entreprise qui fabrique de l'acier, des aspirateurs ou des plats surgelés, reste valable pour la définition de *produits* qui constituent la principale nourriture imaginaire, artistique, intellectuelle de la grande masse des Français. La seule, pour beaucoup... voir les statistiques de la lecture, la chute des quotidiens, la baisse de fréquentation des

(1) Instrument de mesure d'audience utilisé par Médiamétrie. 1 % Audimat = 194 000 foyers, 400 000 personnes.

(2) Consulter «La Télévision en 1987 - le grand chambardement», un excellent dossier dans la collection «Dossiers et documents» publiée par **Le Monde** (février 1988). Voir aussi les numéros 1967; 1970, 1971, 1975... et 1987 de **Télérama**.

cinémas, la difficulté d'accès au théâtre et à la peinture, pour ceux qui n'habitent pas une grande ville.

Non sans entraîner dans leur sillage A2 et FR3, qui ont aussi besoin de l'argent publicitaire, les chaînes privées offrent donc désormais de 6 heures le matin à 22 h 30, une grille faite de feuillets, de bavardages entrecoupés de variétés, de jeux, et bourrée de pubs, tournant résolument le dos à la télévision des grands espoirs, de l'ouverture sur le monde, du questionnement et de la découverte, celle qui offrait «Les Perses» d'Eschyle au peuple, vers l'an 1960 (1), et qui reste présente aujourd'hui, mais après 22 h 30, pour ceux qui choisissent une émission pour des raisons précises, ceux qui n'ont pas à se lever tôt, ou les cinéphiles qui attendent 23 h 30 pour revoir au Ciné-club les grandes œuvres du passé. Bref, un public déjà motivé, cultivé, le même qui lit beaucoup, va au théâtre, au concert... Et bien sûr, pas d'enfants : ils sont au lit !

«C'est normal, disait Bernard Tapie, le 16 février sur Europe 1, l'hypermarché à 20 h 30, et de petites boutiques de luxe après 22 h. Si notre cahier des charges nous dit : faites de l'éducatif, du culturel, - bon je veux bien ; mais qui paiera?». Cette tranquille acceptation d'une France à deux vitesses tourne le dos à la notion d'égalité devant la culture qui est une des valeurs fondamentales de la tradition française, celle de Jules Ferry, des Universités populaires, de mouvements comme «Peuple et culture», des Maisons de la Culture que Malraux définissait comme «le lieu où les gens se rencontrent pour rencontrer le meilleur d'eux-mêmes, maisons dont «la rentabilité n'était pas inscrite dans le projet» (R. Abirached). «Il faut avoir le respect du goût du téléspectateur, ne pas le forcer à regarder ce qu'il n'a pas envie de voir» (P. Le Lay). Puisque l'Audimat du loto et des variétés pulvérise celui de Bernard Pivot, donnons au peuple des variétés et des jeux !

Donc plus d'opéra, de moins en moins de musique classique (2) ou de jazz, qui n'aurait plus de public ? - plus de théâtre (n'était la remarquable programmation des chaînes 3 et 7 associées) sinon un peu de boulevard... pour les vieux. Pour trop de gens, plus d'occasion de découvrir de temps en temps la joie, l'épaouissement, la libération, l'accès au meilleur de soi-même que donne le contact avec une œuvre, une vraie ; «Le Chevalier à la rose», «Les noces de Figaro», ou la peinture du Chagall, si admirablement explorée par la caméra il y a quelques années, ou «Elvire Jouvet 40», - la création actuelle - ; de ces œuvres qui vous lavent les yeux et le cœur, comme le montrent les visages transfigurés des spectateurs de *La flûte enchantée*, filmés avec amour par Bergmann.

Le cas des films, toujours très nombreux - «On n'a pas encore trouvé mieux pour faire de l'audience» (C. Laporte, de la 5) - mais désormais coupés par la pub sur les chaînes privées, éclaire parfaitement l'incompatibilité entre l'ordre de l'art et la

(1) A l'occasion de son n° 2000, *Télérama* (11-18 mai 1988) propose un document de référence : la rétrospective par périodes de 10 ans des programmes de la télévision française.

(2) En 1970, année Beethoven, l'O.R.T.F. a consacré chaque mercredi soir une émission au compositeur, P. Vozlinski étant Directeur de la musique.

loi de l'Audimat, autrement dit l'**ordre du fric** ; ce qui est proprement un conflit de valeurs.

L'œuvre d'art, qu'elle soit film, roman, toile, poème ou musique, prend existence de la totalité des harmoniques qu'elle éveille dans les sens, l'esprit, le cœur de celui qui la reçoit ; en casser le déroulement, y projeter pour quelques minutes un corps violemment étranger, cela peut s'appeler un crime culturel ! Bertrand Tavernier refuse que son film «Un dimanche à la campagne», œuvre toute de nuances, imbrication délicate de sentiments, jeu d'atmosphères et de couleurs en référence à la peinture impressionniste, soit violée par la brutalité des couleurs et des sons, le schématisme agressif d'une intrusion publicitaire ; «*Dans ces conditions nous annulons l'achat. Vos films ne passeront plus que sur les chaînes d'état ! (TF1) - Merci de m'apprendre que je suis sur une liste noire*» (B. Tavernier) (1). Les protestations de nombre de créateurs, pas seulement en France - Fellini fait procès sur procès aux chaînes italiennes qui *massacrent* ses films - ne font que souligner l'existence, dans ce secteur de plus en plus important de la vie nationale qu'est la TV, d'une véritable **censure**. Qu'elle soit économique et non politique ne rend pas la chose moins grave, mais illustre la montée du pouvoir de l'argent, à travers l'argument de la rentabilité, même dans des secteurs de l'activité humaine qui ont jusqu'ici, à travers les siècles, maintenu ouvert contre toutes les contraintes l'espace de liberté qu'est la création artistique.

Si la course au profit continue à se développer, on voit venir une sorte de **censure préventive** : l'ensemble des programmes conçu, à l'inspiration des annonceurs, comme une simple mise en scène destinée à promouvoir l'écoute des spots. Conséquence technique : des productions «*pensées en segments de vingt minutes, chaque segment étant une émission pratiquement à part entière avec un début, un milieu, une fin ; ce qui permet de conserver le public entre les écrans de publicité*» (Carlo Freccero). «*Dans les séries américaines l'action rebondit toutes les dix minutes ; en ce qui concerne la création française, je ne vois pas en quoi il serait anormal de demander aux auteurs ces rebonds pour que l'attention du public soit constamment relancée*» (P. Josèphe, auteur d'un répertoire des émissions les plus écoutées, destiné aux publicitaires). Bref, une production **calibrée**, comme les pommes ou les fromages industriels, non en fonction du sens, des intentions de l'œuvre, mais des calculs des directeurs des programmes, un œil sur l'Audimat, l'autre sur les rentrées publicitaires. Cela a déjà un nom : le *formatage*. P. Josèphe prévoit que «*demain, les chaînes mettront sous contrat des comédiens, des auteurs, des réalisateurs afin de planifier leur développement*». Mise en carte des créateurs, qui rappelle, avec un objectif différent mais des conséquences sur la création probablement analogues, la démarche des régimes totalitaires. D'autant plus que l'*inspiration* risque d'être fortement encadrée par des *sponsors* consultés sur le choix des sujets, des scénarios, des acteurs. C'est ainsi que le magazine «Sirocco», sponsorisé par le Club Méditerranée, se voit imposer par celui-ci le lieu de tournage et parfois le scénario de chaque émission. Aux heures où l'Audimat est faible, donc aussi

(1) Voir **Le Monde**, «Dossiers et Documents», ouvrage cité. **Télérama** n° 1972 et 1973, «Les créateurs accusent».

la recette publicitaire, pas de sponsor, plus d'émission ! «Permission de minuit», de Frédéric Mitterrand, passe à la trappe, l'auteur ayant refusé les exigences du seul sponsor potentiel. La liberté ou le travail, il faut choisir ! dans des métiers où le chômage, sauf pour quelques *grands*, est endémique...

La main-mise de l'argent peut aller jusqu'au fonctionnement en circuit fermé, le sponsor devenant lui-même producteur et vendant aux chaînes privées des émissions réalisées par ses soins ; c'est le *bartering*, fer de lance de l'américanisation galopante de nos programmes, avec, par exemple le jeu «La roue de la fortune», des séries comme «On ne vit qu'une fois» ou «Haine et passions», (TF1), tous trois produits par Unilever ou Proctor et Gamble, les deux premières firmes mondiales de lessive !

On comprend la violence des réactions suscitées parmi les professionnels concernés : «*Télévision du reniement*» qui «*vise un monde de castrés culturels*». «*Nous vivons un Munich de la culture*», propos notés au fil de la polémique de l'automne 87 ; propos de réalisateurs, d'acteurs, de cinéastes, menacés par la diminution drastique de la fiction, de la création françaises dans les programmes, comme aussi du grand reportage et de tout ce qui, à la fois coûte cher et exige du public un effort de type intellectuel supposé diminuer l'audience. «*Désormais les marchands d'audience ont pris la relève des poètes et des inventeurs : c'est le règne de la télé-marketing*» (J. Séguéla).

Et le public, dont le respect prétendu sert d'alibi à cette mise en coupe réglée, par-dessus sa tête, de son principal espace de loisir et naguère de culture, comment réagit-il ?

Par une contradiction flagrante entre ce qu'il pense et ce qu'il fait fait :

Ce qu'il pense (1) :

- à 84 % qu'il y a **trop de pub** sur les chaînes privées.
- à 84 % encore, que **les coupures des films le gênent** ; beaucoup, 60 %, assez, 24 %.
- à 74 %, que les réalisateurs ont raison de se battre contre la pub en cours de film car les publicités sont une **atteinte à l'intégrité de leur œuvre**.
- à 69 % que le *bartering* n'est pas une bonne chose car c'est aux chaînes de garder le contrôle de leurs émissions.
- à 52 %, que le sponsoring est une mauvaise chose car de cette façon **la pub envahit les programmes**.

Ce qu'il fait :

TF1, qui a doublé en un an la durée des écrans publicitaires, passant de 46

(1) Sondage SOFRES-Télérama. Communication et Business, du 22 au 26.1.88, échantillon national de 1 000 personnes représentatif de la population de 18 ans et plus, selon la méthode des quotas. Publié dans Télérama n° 1987 - 10 février 1988.

minutes par jour en novembre 86 à 1 h 41 en novembre 87, **devance de loin toutes les autres chaînes en audience**, collectionne tous les meilleurs Audimats à l'heure du fameux *prime time*, et rafle la majorité des parts de marché.

Comment cerner cette contradiction ?

On répond à une enquête avec sa tête, de façon réfléchie, ponctuelle, et surtout hors situation. Quand on pousse le bouton du poste, si ce n'est pas pour voir un programme précis, choisi à l'avance, qu'est-ce qui intervient ?

- le désir de sortir de ses problèmes du jour sans se fatiguer : c'est une situation de détente : fauteuil, pantoufles : **la télé - robe de chambre...**

- la passivité-facilité : sortir, lire, demandent effort, ce sont des actes : souvent, on regarde la télé comme on irait dormir ; *«la télé dit aux gens : je vous décharge de votre être»* (Claude Santelli).

- la peur du vide, entre autres relationnel ou la crainte du dialogue familial, avec ses problèmes (1).

- l'attente de la suite. «Les enchaînements que la Télé impose créent des conditions d'attente et de plaisir», celles bien analysées par L. Lurçat chez les enfants mais qui **infantilisent** aussi bien les adultes atteints de ce que l'on pourrait appeler le syndrome du feuilleton.

A travers la contradiction entre ce que les Français **disent** de la télé du PAF et ce qu'**ils en font** se révèle une véritable relation de **dépendance** par rapport au média, dépendance que l'intellect rejette, mais où pourtant l'individu, conforté par le grand nombre de ceux qui font comme lui, trouve un bien-être dont il ne saurait se passer. C'est à juste titre que l'on a dit de la télé qu'elle est une **drogue**, avec un effet comparable de recherche d'**illusion** sur soi, de **démobilisation** par rapport aux exigences de la réalité : *«Le type de choix que chacun fait à chaque sollicitation, à chaque contact avec tout ce qui concourt à composer sa vie tant intérieure qu'extérieure, est en quelque sorte un système de valeurs»* (P. Bailly, Le Monde de la Technologie, 11.3.76). Les comportements induits par cette pratique de la TV sont le **consentement passif**, l'accoutumance au **conditionnement**, la culture du **divertissement**, dans le sens que Pascal donne à ce mot.

La chanson est souvent l'une des meilleures *lectures* de la réalité d'une époque. Plébiscitée par les jeunes, celle-ci, de Caroline Loeb, donne une image de cette **société molle**, bercée d'images vaines :

*«De toutes les matières, c'est la ouate qu'elle préfère
Passive, elle est pensive en négligé de soie...
Elle déchire les pages de tous les dictionnaires
Elle n'a que quelques mots à son vocabulaire...
Passive, elle se laisse faire, etc.»*

A quoi l'on peut donner comme pendant, du côté de l'analyse, le propos de Jean-Paul Aron : *«La télévision simule le plein en fabriquant du vide. Elle augmente*

(1) Enquête «Les jeunes et la maison». **Les Amis de Sèvres** n° 121, mars 1986.

notre angoisse et en même temps elle nous la fait supporter ; c'est ce qui la rend si dangereuse. En fait, comme beaucoup de gens, **je la regarde en jouissant tristement de cette perte de mon être dans la répétition du RIEN**».

On peut appliquer tout particulièrement à la consommation massive de la TV commerciale le constat d'Alain Finkelkraut :

«La logique de la consommation détruit la culture... Il ne s'agit plus de constituer les hommes en sujets autonomes» - ce qui est aussi, selon nous la finalité de l'éducation (1) - *«il s'agit de satisfaire leurs envies immédiates, de les divertir au moindre coût»*.

Divertir au moindre coût, ou la visite de l'hypermarché

Il nous reste à parcourir ces programmes dont les bons Audimats assurent aux chaînes commerciales les grosses rentrées publicitaires qu'elles réclament pour assurer leurs marges bénéficiaires en même temps que le financement de leurs productions : *l'hypermarché* de B. Tapie, la *télé fête foraine* de Renaud Revel, la *télé-casino* de Jean d'Ormesson, où feuilletons et séries, jeux et variétés se succèdent avec l'objectif unique et avoué de **fidéliser un public qui vaut de l'or**.

Passons vite sur les feuilletons, séries, *soap-operas* (nous avons vu le rôle des lessiviers dans leur production), accompagnement idéal des activités ménagères: on peut passer l'aspirateur, éplucher, tricoter, sans perdre beaucoup d'un récit stéréotypé dont les quelques personnages sont si connus que pour un peu on les croirait de la famille et qu'on peut, tout en souhaitant assister à leurs ébats, leur prêter le minimum d'attention qu'on prête à ses proches. Faits pour être tronçonnés par la pub, lorsqu'ils viennent des Amériques, ils s'accordent parfaitement à ses valeurs: c'est le même univers *clean*, lustré, avec les mêmes faux drames, eux aussi résolus comme par magie, le même manichéisme, les mêmes scénarios répétitifs. Avec en prime l'exotisme d'un monde de *riches* («Dallas», «Santa-Barbara», «Dynasty», etc.) où les passions peuvent se déchaîner sans buter sur le problème des fins de mois, ils sont l'exutoire d'un romanescque barré par la vie quotidienne. De plus, bon marché, parce que lorsqu'ils arrivent en France, ils ont déjà beaucoup servi à travers le monde et que le coût en est amorti. Du point de vue des valeurs culturelles, ils mériteraient examen (au même titre que les programmes destinés aux enfants) parce que l'imaginaire, les références qu'ils nous apportent, la morale de la société qu'ils dépeignent sont à près de 80 % ceux des Etats-Unis (2). C'est sous cet angle qu'il faudrait les étudier, car pour les caractéristiques du genre, ils s'inscrivent dans la longue tradition des «Deux orphelines» et de la «Porteuse de pain», l'impact du médium et les ambiances captivantes qu'il sait créer leur assurant toutefois un public beaucoup plus vaste et aussi plus divers.

(1) Voir **Les Amis de Sèvres** n° 128, décembre 1987 «Autorité, Obéissance», notamment Henri Penarui: «Les notions d'autorité et d'obéissance».

(2) Voir «La télévision en 1987», **Le Monde**, Dossiers et Documents, page 127, sous le titre «La mainmise des productions américaines», le tableau comparatif des téléfilms, séries et feuilletons sur les 6 chaînes dans la semaine du 23 au 29.11.87 : soit 78 américains, 20 français, 7 anglais, 3 allemands, 1 franco-suédois, 1 brésilien.

Ce qui est vraiment neuf, dans le PAF, après la loi de septembre 1987, c'est l'omniprésence des jeux et leur nature, et les incidences de l'une et l'autre dans le domaine des valeurs.

«Pourquoi pas moi?» Les jeux télévisés, une magie pour les adultes

«Notre société d'abondance... a été frappée par la crise pétrolière, et boursière, par la rigueur, par l'austérité. Pour la consoler, on a lâché les croupiers : c'est une société de crise tempérée par les jeux... C'est par compensation sans doute... qu'est apparu triomphalement sur un traîneau de strass tiré par des animateurs couverts de poudre d'or, une sorte de Père Noël pour toute saison, entouré non plus de chœurs d'enfants aux voix claires, mais d'un orchestre de tiroirs-caisses : il marquait l'avènement, aux côtés de la société d'assistance et de la société de découragement et chargée de les faire oublier, de la société de casino... Les jeux sont partout : Les vrais envahisseurs, c'est eux : c'est à la télévision surtout que le phénomène prend des proportions stupéfiantes. Les roues de la fortune ne cessent jamais d'y tourner, et sous les yeux éblouis des nouveaux millionnaires, des portes magiques s'y ouvrent sur les cavernes d'Ali Baba.» (Le Figaro Magazine, 6.2.88).

On ne saurait mieux que ne le fait ici Jean d'Ormesson, donner idée du mélange de carnaval et de loterie, de fête foraine et de supermarché en période de fête que propose du matin au soir, mais en accentuant les effets d'accumulation et de paillettes à mesure que l'on va vers les méga-audiences d'après 19 heures, la gamme variée de ces jeux qui constituent désormais le plus étonnant réseau de ragoilage des auditeurs à travers l'appât du gain et le piment de la chance.

Jeux de hasard pur et simple, comme le loto leur père à tous : «Tapis vert», «Tac-au-Tac» «Télémag» créé pour que le public soit obligé de regarder les pubs pendant lesquelles ses numéros apparaissent brièvement à longueur de journée sur TF1. Mais, surtout, **jeux montés en véritables spectacles** venus clef en main de Etats-Unis : «Roue de la fortune», «Porte magique», ou «Juste Prix», ou «Kazcado», sur A2, car l'engouement est tel qu'il a bien fallu que le secteur public entre dans la ronde, sous peine de perte d'audience. Ou encore **jeux incorporés à une émission de variétés** avec stars du show-bizz et présentateur-vedette ; prototype, «Sacree soirée» (30 % au moins d'audience assurée, d'où majoration du coût des 30 secondes de pub), une émission très bien définie par l'auto-publicité que lui a fait sur TF1 son animateur : «Je vous invite avec le monde du spectacle... des stars comme s'il en pleuvait, des gags, des sourires, des chansons, et des millions à gagner !...» toute une morale ! Le jeu (hasard de la date de naissance donnée par un ordinateur mis en marche par une des stars présentes) est totalement hors d'œuvre par rapport au déroulement de la soirée. Pourtant il éclipe tout le reste : «Dans ce type d'émission, le jeu sera roi. D'une certaine manière, les acteurs, chanteurs ou danseurs ne serviront plus que de faire valoir au gain proprement dit : la vraie vedette, ce sera la cagnotte». (Michel Drucker). Encore une inversion des valeurs entre l'art et l'argent. **Supprimez la cagnotte, et plus personne ne regarde l'émission.** Le gain possible est devenu une attente, une exigence d'une partie du public. **Un dû !**

Le schéma de base est unique : trois actants
les joueurs, en compétition, ce qui assure un suspense que le mécanisme

du jeu, le plus souvent rudimentaire, est incapable de créer
- un animateur, assorti d'une assistante robot (tendue clinquante et sourire figé, l'expression du néant sur le visage),
- une montagne de cadeaux, montrés à diverses reprises avec leur prix en gros caractères, nommés, énoncés avec une véritable solennité!

En plus, une ambiance sonore : les cris, bravos, huées d'un public invisible qui chauffe les joueurs et entraîne dans son enthousiasme la foule des téléspectateurs dont il est en quelque sorte le délégué.

Le rôle des joueurs est faible, bien qu'ils mobilisent tous les regards : faire tourner une roue, énoncer un prix ou une lettre. Un peu d'attention et parfois de mémoire sont les seules compétences requises. Et surtout l'enthousiasme, qualité qui décide de leur admission lors des épreuves de sélection auxquelles ils sont soumis. Pour le reste, c'est le hasard presque seul qui décide du gagnant. En fait, il s'agit moins d'un jeu que d'une loterie transformée en spectacle par la surabondance d'une mise en scène où l'hypertrophie de la forme camoufle la minceur du contenu : découpage du temps en séquences brèves à l'habillage différent, remobilisant l'attention sur le geste ponctuel toujours pareil du jeu (voir plus haut la bonne technique préconisée pour les feuilletons) ; décors sophistiqués multiples, symbolisant parfois l'énorme secret à percer («La Porte Magique»), couleurs violentes, timbres aigus ou sourds sanctionnant les réponses, autant d'effets qui meublent la monotonie de l'action. Et surtout l'abattage, la faconde du bonimenteur - pardon de l'animateur - qui, vrai moteur du spectacle, commente le moindre geste des candidats, apostrophe, s'extasie, et réussit à constituer le rien en théâtre par une dramatisation verbale dans laquelle le public est incité à tenir le rôle du chœur antique : «Va-t-il s'arrêter ? oui ? non ! Vous pouvez l'applaudir, etc».

Une fois de plus, le jeu télévisé, dans ses formes récentes, nous fait assister à la promotion - effrénée et coûteuse - des valeurs de surface, dont l'usage constant de l'hyperbole, ce privilège fait à l'apparence sur le sens, est la marque dans le discours de l'animateur. «Magnifique, sublime, super, miraculeux, fabuleux», etc... Qu'il s'agisse des cadeaux, des candidats, du public, le but est de resserrer la participation, d'entretenir la transe, de créer une sorte de monde merveilleux, assez analogue à celui que, par d'autres moyens, une Chantal Goya propose aux enfants sur A2, avec son «Monde magique».

Donc, les vrais acteurs du jeu télévisé sont les mots de l'animateur, et les objets dont la présence physique insistante domine la compétition. «Des cadeaux, des voyages, des choses sublimes qu'on ne peut pas s'offrir, et que «Le Juste Prix» vous propose». A considérer les confidences dont les participants ne sont pas avares, l'appât que constituent les meubles, motos, voitures, bateaux, au minimum magnétoscopes, platines laser ou gadgets coûteux et divers présentés à l'antenne, est le premier mobile de leur décision de participer : «Je rêve sur ces objets et je me dis : pourquoi pas moi ?». Le téléspectateur qui, chaque soir, voit un attaché commercial, une institutrice, une secrétaire acquérir, en trente minutes, à la «Roue de la Fortune», sans effort, sans compétence particulière, des objets - ou des voyages dont la valeur dépasse ce que le salaire de son travail lui rapporte en une année, est comme Cendrillon devant la marraine-fée. C'est le même

rêve que celui entretenu par la publicité, et avec les mêmes valeurs, le supermarché géant des jeux étant lui aussi une forte incitation quotidienne à penser que les ingrédients du bonheur sont *la cuisine superéquipée + la chaîne de produits haut de gamme d'un grand parfumeur + le séjour de 8 jours aux Caraïbes dans un luxueux hôtel...* On est vraiment aux antipodes des attitudes qui, à divers moments de l'histoire, (de Diogène à l'ascétisme chrétien, en passant par le renoncement bouddhiste), ont attendu de l'homme qu'il soit capable de se libérer de l'objet, marque et symbole de sa docilité au sensuel et au sensible, et plus récemment, avec le *«Cache-toi, objet !»* de mai 68, aux blandices de la société de consommation, celle qui précisément s'exprime dans le système actuel des médias. **Les jeux télévisés affirment, étalent, magnifient le triomphe de l'AVOIR sur l'ÊTRE, sous-jacent dans les sociétés développées.**

Quand on peut gagner si vite et avec si peu d'effort; par le seul jeu de la chance, tant de biens considérés comme désirables, voire nécessaires au bonheur, **qu'en est-il de la valeur TRAVAIL ?** de plus, en période de crise et de chômage ? En proposant *«l'argent acquis sans travail, sans talent, sans effort»* (J. d'Ormesson), la télé propose à tous la correction des inégalités par le hasard, avec le plaisir d'un frisson ludique en prime. On comprend que les candidats soient nombreux (1) et les spectateurs, qui se voient en eux, passionnés. Encore une fois, la dérision frappe juste :

«Si en regardant la messe à la télé, on peut gagner un séjour au Club Med, vous allez voir comment on va se mettre à prier en France ?» («L'Oreille en coin, émission satirique du dimanche matin sur France Inter).

«Vous m'avez vu chez Jacques Martin ?»

L'attraction des cadeaux n'est pas le seul mobile des candidats qui se bousculent aux sélections pour les différents jeux, mais aussi l'espoir de participer, fût-ce pour quelques heures, à un monde qui apparaît désormais comme prestigieux. Peut-être le plus prestigieux aux yeux de la masse des gens. Pour des raisons qui tiennent sans doute à la présence de l'image dans le quotidien de chacun, on a vu se mettre en place, au cours des vingt dernières années, une nouvelle échelle des valeurs sociales qui fait des gens des médias l'élite de la société française, tous vedettes, qu'ils soient journalistes politiques, speakerines, animateurs, météorologues, etc., tous ceux qu'on voit à la télé de façon habituelle jouissent au moins du même prestige qu'acteurs et chanteurs. *«C'est extraordinaire de se voir à la télé, confie une candidate ; on a l'impression d'être quelqu'un. On approche de très près des gens qui, eux, sont connus, qui vous tutoient. On vous maquille, on prend soin de vous. Les coulisses, les projecteurs, c'est fascinant !»*. *«Après, on vous reconnaît, dit un homme ; des gens dans la rue viennent vous dire : Je vous ai vu à la télé. Même dans l'entreprise où je travaille, le ton a changé à mon égard»*. **Paraître à la télé confère manifestement un supplément d'être** qui pour n'avoir pas de contenu, n'est pourtant pas illusion pure puisqu'il modifie l'image que l'on a de soi et, au moins pour un temps, celle qu'en ont les autres. Il existe sans doute déjà des

(1) 2 millions et 1/2 de candidats en attente pour «La roue de la Fortune» (information donnée sur France-Inter le 3 juin 1988 par Christian Morin, animateur du jeu) !

anciens combattants; des jeux, prêts à ressasser toute leur vie ce moment exceptionnel de leur histoire...

L'usage réciproque des prénoms, le sourire, les plaisanteries, l'ambiance de convivialité entretenue sur le plateau masquent une réalité qui frappe l'observateur, l'**autorité**, incontestée, de l'animateur rencontre l'**obéissance enthousiaste** de ses vis-à-vis. Il semble que le joueur soit prêt à tout pour tenir sa partie, aspire à se couler dans n'importe quel moule, pour peu qu'on le lui demande ; qu'il en rajoute, pas seulement dans des jeux comme «Intercontinents» ou chacun est venu comme à un carnaval, avec le désir de se dévouer en faisant le clown, mais par exemple dans «les Mariés de l'A 2», dont les questions portent sur l'intimité du couple, où le plaisir de faire de soi un spectacle et de se montrer plus *libéré* que le voisin est évident chez quelques-uns des participants. Il y aurait beaucoup de questions à se poser sur la confiscation par la TV de la fête, avec ses fonctions diverses et le rôle nécessaire qu'elle joue dans toute société. Sur le rôle aussi de **confesseur ou de psychanalyste**, esquissé dans le jeu, lourdement assumé dans des émissions comme «Psy-show», ou bien sous le couvert des *problèmes de société*, par nombre de séquences de «La Marche du Siècle». Bornons-nous à quelques remarques sur le caractère inégalitaire du discours convivial, presque affectueux, que la télévision tient à son public pour le fidéliser, et qui, débordant des jeux, occupe un temps de plus en plus long : bouche-trou entre des émissions *de plateau*, elles-mêmes de plus en plus bavardes -et peu coûteuses.

Maman Télé

Les bisous aux candidats vainqueurs, les «*Vous êtes formidable ! Il est génial !*», les effusions des gens de la télé : «*Ce public est mon partenaire*», «*Avec les auditeurs de TF1, c'est une vieille amitié, une affection réciproque*». «*J'espère que vous êtes en forme pour ce premier jour de la semaine*», ne sont qu'une des mailles du filet de convivialité dans lequel le téléspectateur se trouve enserré pour son plus grand plaisir.

Le téléphone est un des moyens de cette implication : les émissions de la matinée en font un usage habile, «Bonjour la France» appelle Raymonde, à Clichy pour lui souhaiter son anniversaire . Exclamations de joie de l'intéressé ! «*Quel âge avez-vous Raymonde ? - 73 ans - C'est merveilleux ! TF1 vous offre un poste de télé - J'en ai déjà un ! ça ne fait rien, je le mettrai dans ma cuisine, comme ça je pourrai vous regarder tout le temps !*». Bien entendu Raymonde avait donné sa date de naissance et son numéro de téléphone, comme ceux qu'appellent chaque jour «Le coffre magique» et autres boutiques déguisées ; tout comme les candidats qui se pressent aux files d'attente pour les jeux. L'adresse de «Paris Concours» est rappelée à la fin de chaque séquence.

C'est que, pour entrer, ne fût-ce que par téléphone, dans le monde valorisant de la télé, il faut en quelque sorte faire acte d'allégeance, de façon très astucieusement codifiée. Sous ces échanges amicaux, cette communication euphorique avec le média tout puissant, il y a une mécanique de harcèlement, vite et efficacement mise en place : le circuit jeu télévisé-journal des programmes. Vous voulez jouer à

«Télémago» comme la UNE vous y invite quarante fois par jour, au moins ? Achetez **Télépoche 1** c'est là et là seulement que vous trouverez la grille indispensable. «Tournez manège» est en cheville avec **Télé 7 jours** ; pour prétendre à emporter la corbeille des «Mariés de la DEUX» il faut avoir en main **Téléstar**, où se trouve la moitié de la bonne réponse. Même pour gagner les cadeaux (modestes, mais culturels) d'Eve Ruggieri, sur France-Inter il est bon, comme elle ne manque pas de le rappeler, de se reporter aux résumés de ses récits qui paraissent dans **Télécouleurs**. Cela n'est pas vrai seulement des jeux. «Le coffre magique» vous renvoie à La Maison de Valériè, vingt autres émissions à des codes du minitel, pour prolonger cette fois une information donnée comme trop vite, pour inciter l'auditeur à poser un acte, à entrer effectivement en communication. Une vraie communication ?

Il ne s'agit pas chez nous de l'interactivité dont les essais ici et là - au Québec notamment - sont à la fois difficiles et prometteurs. Le *dialogue* qu'institue la TV est un faux dialogue, à la seule initiative de l'émetteur, le *retour* étant canalisé par la situation : prédécoupé par la question posée, ou déclenché par l'animateur : «*La salle peut réagir*»... «*Vous pouvez l'applaudir*» etc. En fait il ne s'agit en rien d'un dialogue, mais du couple **stimulus-réponse** : un faux semblant.

En apostrophant le récepteur, sur un mode qui est souvent l'impératif, dans une tonalité à peu près constante de bienveillante attention à ses problèmes supposés (ceux surtout qui, comme c'est le cas pour la pub, sont de nature à favoriser la consommation) l'émetteur opère une véritable prise en charge qui se transforme en une sorte de **maternage**, avec le développement d'émissions de service (comme la météo et le guidage routier) de plus en plus longues, de plus en plus personnalisées : «*N'oubliez pas l'imperméable aujourd'hui !*» ; «*sur la Côte, vous pourrez vous baigner*» ; «*ce vendredi, ne partez surtout pas après telle heure !*». Sans parler des conseils de beauté, de cuisine, de jardinage, de décoration intérieure qui remplissent les matinées, ni du service de vente à domicile pur et simple que représentent «TVHA» ou le «Magazine de l'objet».

Un service potentiel, sur la qualité duquel on peut s'interroger, mais à coup sûr un discours **infantilisant**. La TV est, à très grande échelle, la **mère super**, qui connaît tous les trucs, tous les secrets, et que l'on n'a plus qu'à écouter avec la docilité qui n'a plus cours dans aucun autre domaine aujourd'hui. Discours fondé, dans la mesure où elle dispose d'une vaste gamme de spécialistes divers. Discours pernicieux dans la mesure où il postule et accrédite l'idée que les gens sont incompetents et incapables de se débrouiller seuls, de réfléchir par eux-mêmes et par exemple, d'utiliser en cas de bouchons sur les autoroutes, une carte et l'extraordinaire réseau de routes secondaires qui irrigue la campagne française. Discours hypocrite dans la mesure où, plus ou moins subtilement, il souligne la bénévolence du média, confortant le sentiment d'agréable dépendance d'un public flatté d'être l'objet de tant de soins. Exemple (gros !): «*Vous allez être gâtés, bande de veinards, en suivant tous les matins les J.O. de Calgary grâce à Bonjour la France !*».

«*On nous parle, on nous guide, on nous protège... Nous apprenons à être entourés, maternés, nous devenons infantiles*» (Jean Baudrillard).
«*Vous êtes chez vous, à votre foyer, que peuple le petit écran, et l'on s'occupe de vous. On vous dit comment vivre toujours mieux : quoi manger et quoi boire, de quoi*

vous vêtir et vous meubler, comment habiter. Vous voilà programmé». (Henri Lefebvre).

L'un comme l'autre pensait à la seule publicité. Les moyens de notre dépendance ont été depuis considérablement accrus. D'une certaine façon, on peut se demander si le Big Brother d'Orwell n'est pas déjà au pouvoir. Ou plutôt Big Mother qui par séduction, douceur et sollicitude tient notre vie privée sur ses genoux et nous berce dans une confortable perte d'autonomie.

Reste à savoir si Big Mother ne fait pas le lit de son terrible compère.

UNE MACHINE A DECERVELER

Nous avons vu fonctionner, à travers les types d'émissions que nous avons parcourus, le processus d'une éventuelle main-mise sur les esprits. Ce sont pourtant des opérations aux fins humanitaires qui ont montré quel **instrument de manipulation des consciences, de captation des volontés, peut constituer un médium capable de mobiliser en quelques heures des millions de personnes sur le même objectif**, pour le meilleur en l'occurrence, et tout aussi bien pour le pire. Tout dépend de qui l'utilise, et à quelles fins. Il est important de prendre une claire conscience du mécanisme par lequel il est possible de créer **un comportement de foule à partir de gens isolés les uns des autres et que pourtant on réussit à fédérer dans un unique et puissant élan**.

Le dimanche des «Restaurants du cœur», avec Coluche, en 1986, et davantage encore l'opération «Téléthon» (Antenne 2) au profit de la recherche médicale sur une maladie peu connue du grand public, en ont donné de remarquables exemples.

L'information sur le mal à combattre, l'appel à la solidarité, la garantie d'autorités compétentes, moyens habituels de tous les organismes qui sollicitent l'aide du public pour soutenir leur action, ont vu là leur impact prodigieusement multiplié par cet effet propre du médium télévision qu'est la **présence**, ou plutôt la co-présence, en un même instant, de gens qui tout en étant dans des lieux divers, croient sentir leur cœur battre à l'unisson.

Présence sur le plateau de personnalités : scientifiques, hommes politiques, vedettes diverses, dont la réunion autour d'une vraie star : Coluche ou Jerry Lewis, initiateur de la campagne, fait événement et, par le prestige de tous ceux qui se sont déplacés pour être là, constitue déjà une pression sur le public.

Présence des victimes : *nouveaux pauvres*, enfants malades, dont l'image joue sur la sensibilité du spectateur avec toutes sortes d'harmoniques possibles, y compris le sentiment qui pousse à se dédouaner par rapport au malheur des autres en versant son obole.

Présence surtout des autres téléspectateurs, c'est-à-dire de toute la France, très habilement rendue sensible, pressante, à travers la proclamation des sommes croissantes, bientôt considérables, puis énormes, annoncées à mesure que

parviennent les promesses de chèques. Compétition entre les villes; esprit de surenchère, dynamisme de l'animateur, joie, surprise, enthousiasme sur le plateau, sentiment collectif puissant qui se crée à travers le succès... on conçoit que chez eux, en famille, les gens aspirent à devenir aussi les **acteurs** d'un pareil moment.

Portés par le flot montant, ils peuvent difficilement ne pas faire comme les autres, ne pas crier, aussi fort qu'eux, c'est-à-dire en l'occurrence, ne pas décrocher leur téléphone pour payer leur droit d'entrée dans la foule solidaire, dans la grande fête médiatisée de la solidarité. Si vraiment le «*désir mimétique*» a dans la vie des sociétés le rôle que lui voit René Girard, la télévision se révèle être le plus parfait moyen pour mobiliser cette force motrice, indépendamment de tout contenu. Un moyen qui pourrait être mis au service de n'importe quelle cause.

S'agissant de causes humanitaires on peut se demander si son efficacité par rapport à l'objectif de financement s'accompagne d'une prise de conscience des problèmes chez l'ensemble de ceux qui ont contribué à un tel succès. Auquel cas la TV pourrait être l'instrument d'une pédagogie. Les difficultés des «Restaurants du cœur» après la mort de Coluche donnent à penser que non. L'effet de telles *opérations* - mot d'ailleurs significatif - survit mal à une mobilisation des moyens médiatiques qui ne saurait être que ponctuelle. L'ensemble, encore une fois, est de l'ordre de l'enchaînement stimulus-réponse ; à moins que le relais ne soit pas pris par des groupes insérés dans la réalité quotidienne, comme ce fut le cas pour «Action Ecole» dans le prolongement de l'opération «Band Aid», l'effet d'impulsion du médium se prolongeant, s'intégrant dans une action éducative.

C'est que, comme l'avait compris Mac Luhan, la TV est et ne saurait être, dans ses productions propres, autre chose qu'un «**maintenant englobant**», fait de moments successifs qui se poussent l'un l'autre dans l'oubli. Il n'est que de voir le harcèlement répétitif auquel la Pub et les jeux sont obligés de recourir pour assurer leur emprise, l'auto-publicité insistante des chaînes pour les émissions du soir, du lendemain, de la semaine, pour comprendre le peu de confiance que les gens du système ont en la permanence de leur message. **Rien de ce qui est télévision pure ne s'inscrit dans la durée ; rien pas même dans le domaine de l'information, ne se prolonge longtemps dans la mémoire.** La mise en forme va vers des séquences de plus en plus brèves, comme si la place manquait - ou plutôt le temps - pour la surabondance des *produits* ; privilégiant de plus en plus l'effet de choc, comme si l'on savait le public saturé, drogué par sa consommation quotidienne.

«La télévision est le triomphe du temps perdu, du temps cassé... Le clip, le spot, le flash marquent, avec le zapping qui consiste à passer rapidement d'une chaîne à l'autre, le triomphe de formes qui mettent en cause le sens qui le pulvérisent». (J.P. Aron - interview au **Matin**, décembre 86).

Aussi tend-elle à installer, chez les jeunes surtout, nés dans cette ambiance, véritablement acculturés à ces modes d'expression, à travers la passion de ces formes brèves qui sollicitent violemment les sens et l'imagination, le goût de la discontinuité, de la mobilité, de l'immédiateté, attesté chaque fois qu'on leur donne la parole. *«La pub est géniale : elle raconte en une minute des histoires formidables !»*

interview de jeunes au **Matin**, 30.11.86) ; «*Le film - Les lunettes d'or - est trop long, trop compliqué, pas pour les jeunes*». Ciné Hit, sur FR3, Anne; 14 ans) etc... Les professeurs de français connaissent la difficulté de faire lire à leurs élèves, même intelligents, même curieux, un roman entier, même passionnant, même choisi sur leur demande : «*Trop long, c'est fatigant !*» La brièveté du langage jeune, ses ellipses, ne sont pas seulement un snobisme ; elles expriment quelque chose d'un non-désir de développer, de construire, même une phrase, de se projeter en avant (1). Les jeunes semblent à l'aise dans la dimension du moment présent, celle dont une culture à dominante télévisuelle fait la vraie mesure du temps, et qui porte une vision du monde en complet accord avec les diktats de la consommation (2).

«*La vie est trop courte pour s'habiller triste*». M.H. Doré, psychologue, rapporte cette déclaration, entendue dans un magasin, d'un enfant de huit ans refusant un manteau marine que sa mère veut lui acheter. C'est le slogan d'une marque de vêtements particulièrement décontractés.

«*Ne me demandez pas de réfléchir, ça me ferait vieillir trop vite*». Ce propos d'un adolescent au cours de l'émission «20 ans en l'an 2000» (la Marche du siècle, A2, 30.9.87) mérite qu'on y réfléchisse ; dans la mesure où il est représentatif, il ouvre une perspective assez angoissante sur l'avenir de notre société.

Ni passé, ni espoir, et l'abdication commode et bienvenue du jugement individuel. Instrument d'une culture non cumulative, l'effet télévision contribue à la désuétude des idéologies, des morales instituées, et favorise, dans la masse du public une disponibilité sans références potentiellement dangereuse pour la démocratie, tout comme l'est la perméabilité aux incitations téléguidées, pour l'instant au seul service de la toute puissante rentabilité. Il agit au cœur d'une société pour l'instant invertébrée sur le plan des valeurs et qui se cherche avec difficulté de nouvelles raisons de vivre, de nouveaux équilibres. Le débat politique, qui devrait y aider, soumis lui aussi aux grilles du médium (dramatisation, mise en spectacle, privilège aux effets sur les contenus, surabondance du commentaire répétitif, etc.) se trouve banalisé, dévalorisé, fondu dans le flot sans mémoire du discours télévisuel quotidien, soustrait en quelque sorte à l'Histoire (3).

Mais peut-être est-il déjà vrai que l'économique a supplanté le politique et que, comme le disait un jeune publicitaire au moment des manifestations étudiantes de l'hiver 86-87 : «*La Pub a confisqué les valeurs et les politiques ne s'en sont pas encore rendu compte*».

★

★ ★

(1) L'analyse des formes musicales dans lesquelles les jeunes s'éclatent conduit à des conclusions analogues ; le rock, pivot de leur culture, pourrait être défini comme... l'anti-Bach.

(2) Une vision du monde à laquelle adhère l'ensemble des Français dont le premier objectif, d'après les données recueillies par l'économiste Alain Cottat est, depuis quelques années, de «consommer». («Ce que France veut», A2 La marche du siècle, 18.5.88).

(3) «La communication est, peut-être en train de dévitaliser et qui sait ? de tuer le politique», in **La nouvelle communication politique**, Roland Cayol, Larousse.

En considérant, parmi les produits propres de la TV, ceux qui occupent le plus de temps dans les programmes et font les plus grosses audiences, nous avons pu voir à l'œuvre les tendances lourdes du médium dans le contexte actuel de son exploitation : une sorte de machine à décerveler, détournement d'un instrument exceptionnel d'information, d'ouverture au monde, d'initiation à toutes les formes d'art, d'éducation en un mot, qui pourrait s'adresser à tous, et dont les *petites boutiques* de 23 heures donnent quelque idée.

Un retour à cet idéal est-il possible ? Cela dépend de choix de société qui devraient s'inscrire à la fois contre le primat de l'économique et contre la tendance du public au divertissement dans la facilité et les paillettes. Cela dépend aussi, en face des programmes actuels, de chaque récepteur, car chacun peut se tenir en éveil à l'égard de la commodité, du ronronnement, du pouvoir de captation du *poste*. Le simple fait de n'ouvrir celui-ci que pour voir **un programme que l'on a choisi** en fonction des critiques d'un journal dont on apprécie habituellement le jugement ou bien d'un intérêt personnel pour tel sujet, est un acte d'autonomie, une affirmation de liberté face au maternage médiatique. «*Gens de l'oralité, de l'image, de la communication immédiate*» (G. Ballandier), les enfants, qui sont comme happés par la télé, les jeunes pour qui elle est le bruit même de la vie, un espace d'autonomie par rapport aux parents, une foire aux distractions luxueuses où l'on n'a rien à payer, n'éprouvent aucune envie de prendre distance, n'ont en général nulle conscience d'être peu à peu conformés à des modèles, de recevoir leurs goûts, leurs attitudes, leurs choix et leurs refus, leur image d'eux-mêmes, des autres et de la société, leur idée de ce qui est bon et mauvais, de cette sorte de copain toujours disponible et qui, en apparence n'impose rien : «*Coca-cola c'est ça !*». La télé est leur monde, qui leur ressemble et parce qu'elle va au devant d'eux et parce qu'ils se modèlent sur ce qu'elle montre, se nourrissent de ses héros et de ses valeurs depuis leur petite enfance. L'effort pour s'en dégager, pour apprendre l'initiative, face à cette constante proposition de plaisir, en devenant capable de choisir au lieu de tout absorber, de dire : non, et d'aller voir ailleurs, n'est rien moins que naturel et facile. Il faut les y aider, comme le font des opérations structurées telles «*Jeunes téléspectateurs actifs*» (1) et aussi, dès la maternelle jusqu'au lycée, de nombreux enseignants.

Pourtant, comme le rappelait un récent colloque (2), apprendre un usage intelligent et libre de la TV est **d'abord une affaire de famille**. On peut penser que la pratique des parents conditionne celle des enfants ; c'est aux premiers de prendre conscience de l'influence que le message télévisuel peut avoir sur eux ; et avant cela, du fait qu'il y a message, conditionnement, inculcation de valeurs auxquelles il leur revient de savoir s'ils y adhèrent ou non, si elles correspondent à celles qu'ils professent, et s'ils souhaitent que leurs enfants s'en imprègnent.

(1) Programme lancé en 1979-1980 dans 8 départements sous l'impulsion du Fonds d'Intervention Culturelle ; il proposait à la communauté éducative (parents, enseignants, animateurs socio-culturels) de prendre en compte dans leurs tâches de formation la place de la TV dans la vie des jeunes de 9 à 18 ans et de développer chez eux les moyens d'accéder à l'autonomie dans cette pratique du médium, une équipe de chercheurs effectuant simultanément des enquêtes sur les jeunes participants.

(2) «L'enfant devant l'image de la femme dans les médias» colloque organisé par l'association «La Voix de l'Enfant», Paris 9-11 décembre 1987.

«La masse des gens qui vont travailler dans la communication et l'audiovisuel en 1990 sera aussi importante que celle des gens qui travaillaient dans la sidérurgie en 1930 (1). Savoir si l'individu pourra rester autonome et libre de ses choix face à cette nouvelle «industrie lourde» constitue «une des grandes questions de la civilisation d'aujourd'hui» (2). Il est probable que l'on nous proposera de plus en plus de rêves, au sens que la publicité donne à ce mot. Il appartient à chacun de se mettre en mesure de rester seul juge de ses espoirs et de ses raisons de vivre.

Lucette Chambard

(1) **Le zappeur se rebiffe**, M. Olivier, F. Chauvat, B. Mougïn, Belfond, 1988.

(2) «Ecran Total», émission de Marcel Jullian, chaque jour sur France Inter. Celle du 27.9.87 réunissait Claude Santelli, Jérôme Garcin, Alain Finkielkraut, Jack Ralite pour discuter des incidences du nouveau P.A.F. sur la culture et la création françaises.

UNE VALEUR : LE TRAVAIL



De toutes les valeurs qui ont ces jours passés fait l'objet de nos entretiens la valeur travail apparaît en dernier.

Faut-il en déduire que c'est pour nous une valeur implicite. Tellement importante qu'elle ne peut prêter à discussion, encore moins à contestation ?

Pourtant il me paraît que s'il est une valeur dont le statut et la signification évoluent aussi bien avec l'âge qu'avec le milieu socio-économique c'est bien celle-là.

Il m'appartient donc aujourd'hui d'essayer de retracer brièvement les étapes de cette évolution et ses moments chez les enfants et les adolescents.

Mais d'abord, comment définir cette notion de travail en apparence si familière ? Avant d'atteindre en effet aux différentes représentations qu'en peuvent avoir les enfants et les adolescents, il convient sans doute de nous informer des images qu'on leur en offre.

J'ai un goût très vif pour les dictionnaires dont Claude Hagège *l'homme de parole*, écrivait tout récemment que « *le dictionnaire, s'il est bien fait, s'ouvre sur l'avenir en même temps qu'il consigne le passé* ». (préface du **Dictionnaire du Français**, Hachette).

J'ai donc été chercher en quelques dictionnaires les définitions de cette valeur de travail qui pouvaient servir de base à notre propos.

En premier lieu dans un Dictionnaire de l'Académie, imprimé à Bordeaux en 1831, après le mot *travade* qui désigne *un vent accompagné d'orage* et avant les mots *travaillé* et *travailleur* on peut lire *peine que l'on prend pour faire une chose, ouvrage fait ou à faire ; mal d'enfant ; rapport ministériel ; machine de maréchal*.

J'ai pensé que ces définitions traduisaient une certaine image désuète du travail et je me suis dirigée successivement vers des ouvrages plus récents, plus familiers aussi aux écoliers, le Robert et le Hachette (ne voyez là bien sûr aucune publicité).

Et qu'ai-je lu ?

Dans le **Robert** un long article qui commence par *état de celui qui souffre, qui est tourmenté, activité pénible*, assorti d'une citation de Bossuet sur *les grands travaux que notre Seigneur a soufferts*, puis cela se complète par *fatigue* et se poursuit dans *les douleurs de l'enfantement*. Bien sûr, après cette mise en train, le *travail de romain, long et dur, le travail de bénédictin, travail intellectuel long, difficile et*

minutieux, constituent autant d'exemples alléchants - auprès desquels les *douze travaux d'Hercule* semblent de tout repos. Si au terme de deux colonnes on n'a pas suffisamment inventorié tous les sens du mot, on découvre enfin que cela désigne un *instrument de torture à trois pieux ou un dispositif servant à immobiliser les grands animaux pour pratiquer sur eux certaines opérations*.

Dans le *Hachette* enfin, la même représentation optimiste du travail vous accueille, *effort que l'on fait, peine que l'on prend pour faire une chose, effort long et pénible* et bien entendu l'accouchement qui, dans les dictionnaires, n'est toujours pas sans douleurs et, aussi, l'instrument de torture.

Voici donc quelques définitions auquel l'écolier, voire l'adolescent, peuvent se rapporter pour mieux comprendre et apprécier la signification de leur activité quotidienne...

Mais ce qui nous importe ici n'est pas tant, après tout, de collectionner ces définitions attrayantes que de savoir quel sens l'enfant, l'adolescent accordent à cette valeur travail. Vous me permettrez en effet de quitter le monde des adultes pour essayer de comprendre ce que représente pour l'enfant et l'adolescent cette valeur travail - et comment son contenu, sa signification évoluent en fonction de l'âge, du sexe, du milieu socio-économique.

Je n'ai pas eu le temps de faire les enquêtes que vous auriez pu attendre de moi. Mais fort heureusement bon nombre de ces enquêtes existent, si vous me permettez d'y faire largement référence. Elles pourront peut-être vous conduire à quelques réflexions, quelques interrogations sur les problèmes de ce temps.

C'est à partir du jeu que l'enfant fait la découverte du travail. Car le jeu est pour lui une activité sérieuse. Permettez-moi ici de reprendre à mon compte ce que Jean Chateau (1) a longuement dit sur le thème : «*Ce que le jeu présente avec une éblouissante évidence, c'est l'existence de ce que je nommerai l'élan enfantin et du désir d'une règle à suivre*» (P. 60).

«*A cet âge (de l'école maternelle) l'enfant aspire au travail. Et il y aspire d'autant mieux qu'il le connaît plus mal, qu'il ignore les mains calleuses et la monotonie de la vaisselle bi-journalière. Et le jeu nous apparaît alors pour ce qu'il est au fond, pour un pis-aller, pour un substitut d'une activité plus noble mais encore impossible* (p. 63). *Ce que le jeu nous apprend, dès la maternelle, c'est au fond la sainteté du travail* (p. 64)».

Ce n'est pas tout à fait le point de vue d'Alain (2), qui fut le maître de Jean Chateau et auquel celui-ci se plaît à faire bien souvent référence. «*le travail scolaire est intermédiaire entre le jeu et le travail proprement dit. Il se distingue du jeu par ceci qu'il doit laisser un résultat et se continuer lui-même. Du travail scolaire doit résulter une œuvre et cette œuvre appelle une suite. D'où la théorie du cahier...*

(1) *Ecole et Education*, Paris, Vrin, 1957.

(2) Alain, *Pédagogie infantine*, 1924. Paris, PUF, 1986.

c'est-à-dire des cahiers solidement reliés. Ça serait folie que de se fier aux discours, à la mémoire, aux feuilles volantes. Ce serait jeu où on recommencerait toujours».

La valeur accordée au travail scolaire l'est par les parents et par les maîtres. Lors même que l'enfant entre 6 et 12-14 ans parle de ses résultats - échec ou réussite - c'est en fonction des attentes d'autrui et de l'image qu'il donnera de lui-même bien plus que du contenu et des buts de ce travail.

Ainsi la pression de l'adulte sur le travail de l'enfant est-elle très forte - et ceci quelles que soient les conduites et les méthodes pédagogiques. C'est l'adulte qui assure à l'enfant contrainte ou liberté - récompense ou punition - c'est lui qui fixe des objectifs et propose des moyens d'y atteindre. C'est lui qui a du présent et de l'avenir de l'enfant une certaine image. Et que l'enfant soit docile ou opposant, indépendant ou passif, il en a parfaitement conscience.

L'enfant sait bien que le travail scolaire est une forme de sa dépendance. Il sait aussi très tôt que ce n'est pas tout à fait un vrai travail mais qu'il faut en passer par là. Comme celui-ci qui dit (9 ans) : *«Si je pouvais avancer dans le temps, je voudrais déjà être en train de travailler, de faire quelque chose, je voudrais déjà avoir mon permis de conduire et mon bac»* (3).

A partir d'une enquête sur plusieurs centaines d'enfants de 8 à 14 ans (4) auxquels on demande d'établir leur portrait type *«on voit immédiatement que ce portrait type ressemble beaucoup à celui dressé par les mères elles-mêmes»*. Mais à mesure que les enfants grandissent on assiste à une régression spectaculaire de ce qui à 8 ans paraissait leur qualité majeure : être bon élève. *«Si à 8 ans l'enfant est assez satisfait de son intelligence, de son ardeur au travail et de ses résultats scolaires il subit à cet égard un désenchantement de plus en plus net... A force de s'entendre dire - ou suggérer, ce qui revient au même - que quelle que soit la réussite objective elle est par définition inférieure à ce qu'elle aurait pu être avec un effort accru - ne se persuade-t-on pas progressivement qu'on est moins bon élève parce que moins courageux, moins travailleur, moins intelligent qu'on ne le croyait ou qu'on aurait aimé le croire ?»*

Il apparaît donc mieux à ce moment que l'enfant va à l'école - hors la contrainte familiale et sociale - *«pour devenir savant et savoir des choses pour plus tard»* (11 ans), *«pour savoir comment partir quand on aura un métier (11 ans) et encore «quand j'apprends bien, papa et maman ils sont contents de moi et ça me rapporte»* (p. 223) (5).

Ce poids des parents si considérable malgré tout, aussi bien sur les conduites que sur les représentations de l'écolier, ne varie-t-il pas en fonction du milieu socio-économique, socio-professionnel ? C'est ce que plusieurs auteurs ont essayé

(3) L. Rocher ; **Nous les enfants**, Paris, Seuil, 1988.

(4) R. Perron ; **Modèles d'enfants, enfants modèles** - Paris, PUF, 1971.

(5) S. Moles ; **L'école dans la société**, Paris, Dunod - 1969.

d'analyser à partir d'enquêtes récentes.

Dans une très belle étude sur **Classes sociales, milieu familial, intelligence** Jacques Lautrey (6), à partir d'une enquête sur 1500 enfants et leurs familles, prend en compte les études des parents, la profession, le coefficient d'habitation.

Les qualités les plus importantes et problématiques dans les milieux populaires sont la politesse, la propreté, bien travailler à l'école, l'obéissance.

Ces qualités sont peu choisies par les familles de haut statut social au profit du respect des autres, de l'esprit critique, de la curiosité d'esprit, de la persévérance.

Les appréciations *bon élève, poli, soigneux, ordonné*, dominent dans le groupe ouvrier, *sensible aux ennuis des autres, intelligent, travailleur*, dominent dans le groupe cadre. Jacques Lautrey souligne la remarquable convergence de ces résultats avec d'autres études françaises mais aussi internationales. Une famille donne des réponses très rigides à 13 questions sur 14 «*Nous vivons à 7 dans 24 m² - à vous de juger*».

Mais on peut se demander si garçons et filles de même âge et de même milieu ont la même représentation de l'activité du père, de la mère.

Une enquête sur 120 enfants de 7 à 10 ans de milieu équivalent fait apparaître quelques différences (7).

Pour l'homme, le père	: travail professionnel	91 %	84 %
	gain d'argent	9 %	23 %
	loisirs	12 %	4 %
Pour la femme, la mère	: travail professionnel	57 %	42 %
	travail domestique	69 %	87 %
	maternité	25 %	40 %

Le travail professionnel paraît être l'apanage du père 87 %, les rôles conjugaux et éducatifs ceux de la mère : 31,5 %.

Mais ces valeurs pour l'essentiel regroupées autour du travail et qui, nous l'avons vu, sont appréciées de façon différente selon les âges et les milieux, vont-elles évoluer à l'adolescence ?

Nous signalerons à cet égard une série d'études de grande qualité menées à l'initiative du Dr Rousselet à l'ex-Centre d'études de l'emploi. Elle a porté sur plusieurs centaines de jeunes 15-19 ans dans 12 établissements scolaires, du collège

(6) J. Lautrey, Paris, P.U.F.

(7) P. Tap. - **Masculin, Féminin**, Toulouse, Privat - 1985.

Fénelon (école privée de haut niveau), à l'école d'apprentissage de la Régie Renault. Le questionnaire présentait onze appréciations sur le travail auxquelles on demandait de répondre par oui ou non. L'aspect économique semble l'emporter sur les autres, puisque le travail apparaît avant tout comme le moyen de gagner sa vie, en échange de temps (cf. fiche bibliographique p. 66).

★

★ ★

Il ne m'appartient pas de conclure. Je me suis tout juste bornée à vous apporter quelques éléments d'informations à ajouter au dossier qu'en ces trois jours nous avons rassemblés.

Mais il ne me paraît pas possible de parler de la valeur travail sans rappeler qu'un rapport de l'ONU signalait, il y a peu, 145 millions d'enfants de 10-14 ans exerçant un travail, 24 % de ces travailleurs enfants ayant commencé entre 6 et 9 ans, 48 % entre 10 et 12 ans. Les conditions de travail de ces enfants souvent associés au travail de leurs parents sont comparables à celles des esclaves des siècles passés par leur durée et leurs dangers. Dans les mines de Bolivie, il y a des enfants de 9 ans, en Malaisie, des enfants de 6 ans dans les plantations de caoutchouc et nous pourrions multiplier hélas les exemples et les références. A Abidjan plus de 2000 enfants sont en permanence dans la rue *«sillonnant la ville en quête d'expédients pour survivre»*.

Quelles images ces enfants exploités, affamés, épuisés ont-ils à travers le monde de ces valeurs du travail que nous tentons de préserver ?

Hélène Gratiot-Alphandery

J. ROUSSELET, G. BALAZS, C. MATHIEU «L'idée de travail, de réussite et d'échec chez des jeunes de milieux sociaux et scolaires différents» (in **Les jeunes et l'emploi** - Paris PUF. 1975 - 410 p.)

Jeunes de 15 à 19 ans dans 12 établissements différents publics et privés. Paris et périphérie (du collège Fénelon à la Régie Renault). 285 sujets.

Vérifie quelques hypothèses classiques (30) :

Absence presque complète de mobilité sociale.

Promixité des C.S.P. des grands-pères paternels et maternels. Différence d'appréciation du fait professionnel selon les milieux d'appartenance et les milieux scolaires.

Présente onze propositions et demande accord par oui ou non.

Une confusion s'établit pourtant souvent entre l'expression *travail* conçue comme activité de travail, comme profession et l'expression *travail* conçue comme tâche précise.

Avoir un bon travail, sous-entendu un bon statut professionnel, ou avoir un travail intéressant, sous-entendu pouvoir s'intéresser à sa tâche. Il nous a semblé que dans le vocabulaire jeune c'était à la première hypothèse, celle évoquant l'activité et le statut que correspondait le plus souvent le mot travail (p. 39).

Le travail apparaît avant tout comme le moyen de gagner sa vie, comme le principal facteur d'indépendance économique, tandis que contrairement aux valeurs traditionnellement enseignées, les deux tiers de l'échantillon refusent de le considérer comme un devoir envers la société ou une obligation morale et qu'un tiers à peu près en fait une activité parmi d'autres ou une contrainte.

FAMILLE ET VALEURS : INTERROGATIONS, CONSTATS, SUGGESTIONS



DIVERSITÉ, COMPLEXITÉ, CONTRADICTION

Dans leur sagesse les organisateurs, en arrêtant le sujet de vos débats, ont utilisé un singulier (**la** famille) et un pluriel (**les** valeurs). Ceci ne signifie pas pour autant que vous ayez ignoré les formes diverses que la famille a pu prendre dans le temps et dans l'espace : famille consanguine ou conjugale, patrilocale ou matrilocale, endogame ou exogame, patriarcale ou matriarcale, nucléaire ou extensive, mono ou pluriparentale, autant de formes, qui, au cours des âges, apparaissent puis se dissolvent, introduisant, puis emportant avec elles, les valeurs qui les fondent et les animent. Mais le singulier signifie que la famille, différente en ce sens du couple, du mariage ou du foyer, se définit par une relation, celle qui unit parents et enfants par des rôles, des responsabilités, une culture communs. Ainsi la famille est-elle un passage culturel obligé, mais qui peut se référer à des valeurs très diverses. Vous n'avez pas oublié que la famille peut être aussi trop souvent le lieu de valeurs négatives : celui de la brutalité et de la cruauté ; les infanticides et les incestes sont des réalités, hélas, quotidiennes et aucun groupe social ne connaît autant de désertions et de dissolutions que la famille. La famille occidentale, qui ne représente qu'un modèle parmi d'autres, n'est-elle pas elle-même un concept relativement récent ? (Pensez qu'elle est sortie de la promiscuité de la vie médiévale). Ainsi diachroniquement instable, la famille est synchroniquement diverse. Où trouverons-nous un fil conducteur ?

A écouter les orateurs décrivant les mutations de la famille en cours dans les diverses régions du monde, il m'a semblé que la transformation la plus commune et celle qui affectait le plus radicalement les valeurs se situait pour la plupart des pays dans le passage d'une fonction de productrice de sa subsistance - comme c'est le cas en milieu rural - à une situation de groupe consommateur de biens, caractéristique de l'urbanisation : la différenciation des rôles entre les sexes tendrait à se réduire, les fonctions originelles, santé, éducation (et même jeu) sont transférées progressivement de la famille à des institutions spécialisées qui peuvent développer leurs propres valeurs, parfois différentes ou contradictoires avec celles prévalant au sein de la famille. En tout état de cause, ce transfert ne peut que réduire l'importance, l'autorité (et éventuellement la stabilité) de la famille, et dans certains cas particuliers, chercher à se substituer à elles : (communautés, kibboutzim, internats d'état, etc.). Mais l'opposition entre travail enfantin et scolarité obligatoire devrait aussi être soulignée ici car elle réduit singulièrement l'importance de cette affirmation. Trois cent millions d'enfants ne vont pas à l'école et travaillent, et pas seulement dans les rôles traditionnels des zones rurales (garde des troupeaux par exemple) mais aussi dans les zones urbaines (ateliers d'enfants). Ce qui importe ici c'est de bien réaliser que la réduction de la famille entraînée par l'urbanisation la rend par là même plus vulnérable et plus fragile ; dans l'ancien groupe familial très large, c'est le groupe lui-même qui est susceptible de compenser les défaillances parenta-

les individuelles ; la réduction de la famille souligne les caractéristiques, insuffisances et défauts du noyau parental et donne par conséquent une importance accrue aux interactions entre ses membres. Les valeurs tendent à s'individualiser et à se personnaliser.

Les valeurs nouvelles, qu'encourage l'apparition d'une famille *moderne* plus réduite, sont orientées vers le développement de la personnalité de chacun, égalité des traitements pour parents et enfants, participation de tous aux décisions, refus des discriminations fondées sur le sexe, liberté accrue accordée à tous, respect des consciences, égalité des chances. En revanche d'autres valeurs paraissent en déclin : celles qui ont trait à l'obéissance, au respect pour l'âge et la tradition, à la loyauté envers le groupe, à la transmission des biens, à l'amour et au respect du travail. On peut se demander dans quelle mesure, quand un groupe de valeurs progresse, l'autre ne recule pas d'autant. Deux camps s'affrontent : les partisans d'un groupe de valeurs, comme ceux de l'autre groupe, estiment encore actuellement que les valeurs qu'ils défendent, *modernes* ou *traditionnelles*, sont seules capables de donner un futur adulte accompli. Les uns et les autres en font le but proclamé de leurs efforts. Il n'y a guère de va-et-vient entre tradition et modernité.

La société s'élargit et les valeurs avec elle. La diversité des valeurs en jeu ne nous fait-elle pas une nécessité aujourd'hui de les relativiser ? Dans certains cas, l'enfant est une valeur purement affective ; ailleurs la force de travail qu'il constitue en fait une valeur économique. Une formule bien connue de l'Asie du Sud-Est ne dit-elle pas de l'enfant « *dieu jusqu'à sept ans, animal jusqu'à quatorze ans, adulte et travailleur après* ». Un brave Tamoul que je rencontrais il y a quelques jours à Pondichéry me demandait avec une note d'incrédulité effarée dans la voix : « *Est-il vrai qu'en France, plus on a d'enfants plus on reçoit d'allocations familiales ?* ». Sa logique à lui le portait à penser qu'il fallait aider les familles ayant un nombre d'enfants insuffisant à constituer une force de travail !.

La diversité des valeurs, née de la diversité des sociétés prend désormais un sens différent, à mesure que notre monde se rétrécit et exige toujours plus de solidarité et de sens de la communauté. On le voit aujourd'hui en Occident avec les heurts culturels et les drames humains nés de l'immigration, qui vient juxtaposer brutalement des familles porteuses de systèmes contradictoires et parfois incompatibles. A cette diversité universelle, globale, imposée par la réalité environnante à la cellule familiale, et externe à elle, vient s'ajouter la destructuration interne de la famille traditionnelle : c'est à l'intérieur même de la famille que se diversifient les principes et valeurs, avec lesquels les enfants doivent apprendre à fonctionner : les familles éclatées, divorcées, monoparentales, ou même monosexuelles, fonctionnent généralement sur un certain nombre de valeurs différentes des familles conventionnelles. Un dialogue est-il possible à ce niveau ?

Ainsi l'une des conclusions de nos débats pourrait être : le monde est en crise, la famille est en crise, les valeurs sont en crise.

POUR UN REEXAMEN DE LA SITUATION

Certains se sont demandé s'il s'agit là d'un phénomène aussi nouveau que semble le penser la plupart des observateurs.

Il est de fait que le conflit et l'incompréhension ont toujours régi les relations entre les jeunes et leurs parents : *l'opposition des générations* n'est-elle pas de tous les temps ? Dans la mesure où les modalités efficaces de communication sont mieux explorées et mieux formalisées dans la société moderne, les relations ne s'améliorent-elles pas entre les générations ? Nos propres relations avec nos parents étaient-elles si faciles ? N'avons-nous pas le sentiment d'avoir conquis notre liberté et construit nous-mêmes nos propres valeurs ? Nous pourrions nous demander aussi en quoi les valeurs *modernes* que nous avons contribué à créer sont véritablement moins contraignantes que celles de jadis. Les enfants de l'Occident ne sont guère plus libres aujourd'hui pour choisir leurs valeurs, dans la mesure où ils baignent dans ce que vous avez appelé ici la *soupe tiède du conformisme* : conformisme vestimentaire, dans les valeurs du travail, dans la vie sexuelle. On trouverait plutôt du nouveau dans la lucidité accrue des jeunes, leur sens aigu du juste et de l'injuste, et, chez beaucoup, plus de générosité, dans une société devenue d'ailleurs moins exigeante et moins difficile. Le recours au dialogue est devenu plus général dans la mesure où l'extension de la scolarité obligatoire rend la masse des enfants plus articulée, et où l'omniprésence des techniques de communication vient mûrir les jeunes en infantilisant les adultes. Aujourd'hui les valeurs circulent, se frottent, s'opposent, se contaminent. Il est facile d'avoir d'autres modèles que celui de sa structure familiale. Autrefois on devait lire et chercher à imaginer d'autres formules. Aujourd'hui, tous les jours, elles se matérialisent au travers des media, et de la publicité. C'est pourquoi il serait sans doute opportun de chercher à définir les traits communs de cette problématique permanente.

Vos interventions ont souligné un certain nombre de traits majeurs : le premier étant que la famille conservatoire, lieu de protection et de transmission d'un patrimoine culturel est également le lieu de la transition et de la mobilité. L'objectif accepté par tous est le développement de l'enfant. En Occident du moins la famille travaille à sa propre dissolution à terme : l'enfant doit quitter un jour la famille. Même dans une famille stable prédomineraient donc des valeurs provisoires susceptibles d'évoluer avec la maturation progressive de l'enfant. L'évolution de ces valeurs est perçue comme une source de tensions et de conflits puisque la cellule familiale a pour fonction principale d'assurer l'émancipation progressive de l'enfant, la rupture décisive étant le mariage ou la mise en ménage de l'adolescent qui réoriente ainsi ses loyautés vers d'autres personnes et d'autres groupes et le met en quête d'autres légitimités que celle de fils ou fille. Les valeurs, qui viennent ainsi se surimposer aux valeurs de conservation et de transmission, sont des valeurs de mobilité, d'autonomie, de changement, d'aptitude à apprendre et à s'adapter. C'est pourquoi plus le monde devient mobile et aléatoire, plus l'aspiration à la protection, à la stabilité, et à la sécurité, et les valeurs affectives qui y correspondent au sein de la famille, deviennent fortes. D'où la tendance actuelle des jeunes adolescents du monde industriel à rester ou à revenir au foyer familial. La raison n'en est pas seulement économique même si les attraits d'un réfrigérateur familial bien garni ou d'une

machine à laver ronronnante ne sont pas négligeables !

A ces valeurs communes de fonctionnement de la famille viennent s'ajouter des valeurs plus subtiles qui soulignent les liens entre valeurs et niveau social. Tous les sociologues signalent à cet égard que les niveaux sociaux sont plus déterminants que la nationalité. T. Zeldin écrit que les parents français *« ressemblent davantage aux parents italiens, américains, ou japonais correspondant à la même couche sociale qu'aux parents français provenant d'un milieu différent »*. Les comparatistes considèrent souvent que la France se situe dans la moyenne concernant la discipline et l'indulgence pratiquées par les parents. (Mais la bourgeoisie serait plus exigeante et la classe ouvrière plus indulgente, au moins à l'égard des garçons). En revanche aux Etats-Unis les parents seraient égalitaristes, s'agissant des filles et des garçons. Partout le travail est considéré comme une valeur essentielle : une récente enquête de **L'Expansion** journal économique et financier, montrait que 28 % des parents estiment que *« le premier devoir des parents est de veiller à ce que les enfants travaillent bien »*. 29 % des garçons interrogés dans cette enquête sont du même avis, mais seulement 13 % des filles !

Un troisième aspect éventuel est celui de l'attitude générale des jeunes à l'égard de systèmes de valeurs en provenance du monde des adultes, attitude qui se caractérise par l'absence de confiance à l'égard des valeurs familiales, alimentée au décalage constaté entre le discours et le vécu. Les jeunes sont impitoyables pour déceler les contradictions par exemple entre le pacifisme affirmé d'un Etat et sa pratique en matière de commerce d'armement. La crédibilité des valeurs adultes leur paraît très faible, sensibles qu'ils sont au témoignage et à l'exemple. Il s'ensuit que les jeunes donnent volontiers dans le refus total des valeurs (nihilisme) ou embrassent celles-ci sans discussion, de façon purement volontariste, et retournent à l'intégrisme. Dans le passé, les aînés légitimaient leur autorité par le savoir ; sommes-nous certains d'en savoir autant que les jeunes. Ne devrions-nous pas adopter de nouvelles démarches où l'exploration commune jouerait un plus grand rôle ?

QUELLES LEÇONS POUR LES ÉCOLES DE PARENTS ?

Il semblerait d'abord qu'un certain nombre de constats posés au cours de ces travaux mériteraient d'être approfondis et développés au sein des écoles de parents.

Les valeurs font partie de la formation des jeunes. Leur acquisition et leur maintien relèvent-ils de l'éducation ou de l'instruction ? Comment s'inscrivent-elles dans la redistribution des rôles entre la famille et l'école à laquelle s'efforcent toutes les sociétés ?

Malgré la déstructuration de la famille occidentale, l'école publique, celle qui naît généralement de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, hésite à aller au-delà de l'acquisition de valeurs ressortissant à la vie intellectuelle : la vérité, l'exactitude, la raison, la logique, l'attention et la concentration. Elle laisse à la famille le soin de cultiver les valeurs morales individuelles, l'autorité, le respect des personnes et des

biens, la tolérance, la compréhension. Mais est-ce bien ce qui se passe dans la réalité ? L'école, pour survivre comme institution, doit défendre aussi des valeurs qui ressortissent à la morale personnelle : les valeurs d'effort, de mérite, d'honnêteté (contre la tricherie ou le vandalisme), de solidarité, d'équité. De son côté la famille doit imposer des valeurs de lucidité, de rigueur, de travail. Les responsabilités imbriquées et croisées font que famille et école sont associées dans la diffusion des mêmes valeurs. Il est peu vraisemblable que l'une ou l'autre des deux parties puisse espérer se décharger sur l'institution d'en face du soin de transmettre dans leur totalité un groupe de valeurs ou un autre. Leur coopération de tous les instants est donc indispensable.

Autre question aussi fondamentale pour les écoles de parents : la bonne connaissance des processus par lesquels les valeurs se développent ; celles-ci variant avec l'âge. La sociopsychologie s'efforce de réaliser actuellement pour les valeurs ce que le logicien et psychologue Jean Piaget avait tenté pour le développement intellectuel de l'enfant : déterminer des niveaux, des articulations, et des progressions. L'enfant de 6 ans fonctionne à un niveau de représentations et avec des mécanismes moraux qui ont peu de rapports avec ceux qu'il pratiquera à 12 ans. On ne peut espérer par conséquent qu'il ait avec le monde des valeurs, le même type de relations à 6 ans et à 12 ans. Les stades de développement que Piaget avait pu déterminer dans le domaine cognitif (7-8 ans : acceptation de l'autorité adulte ; 8-11 ans : recherche de l'égalitarisme ; 12-13 ans : individualisation, socialisation) sont actuellement examinés par les spécialistes des valeurs, notamment aux États-Unis. Jean Piaget avait en effet montré que dans le jeu de l'enfant, les règles apparaissent d'abord comme des lois extérieures imposées par l'adulte (jusqu'à 10 ans). Plus tard, la règle n'est plus sacrée ; à partir du moment où l'enfant réalise que la règle peut être révisée, à condition que tout le monde en soit d'accord. La conception même d'autorité se trouve changée. Des chercheurs, comme Anderson, en utilisant cette approche et ces modèles, ont cherché à schématiser les étapes principales du développement moral des jeunes enfants : le stade du moi comme valeur absolue (égocentrisme total), la période de découverte de l'autre (priorité égoïste : moi d'abord) puis l'autre comme valeur (échange, socialisation) puis le face à face (la relation) avec les valeurs d'égalité et de justice, débouchant sur une étape importante impliquant solidarité, tolérance, capacité à se mettre à la place des autres, et de chercher à réduire les conflits (Anderson montre que les conflits sont perçus et intériorisés différemment aux divers âges). Le stade suivant serait l'accès à la logique, la tolérance au changement, à la contradiction, à l'échec, gage d'autonomie intellectuelle, débouchant sur un dernier stade qui serait celui de l'équilibre et de la fidélité à ses engagements.

D'autres chercheurs, comme Kirattewohl et de Landsheere proposent cinq étapes majeures dans la prise de conscience progressive des valeurs morales :

- 1) éveil de l'attention : l'enfant perçoit mais ne réagit pas encore.
- 2) l'enfant réagit par la parole et par le geste : il obéit.
- 3) l'enfant refuse ou accepte.
- 4) l'enfant prend l'initiative, ce qui implique essais pour comprendre et juger.
- 5) apparition de la notion de choix et de changement de conduite à la lumière de preuves ou d'arguments.

Il sera évidemment essentiel que les chercheurs puissent préciser le rôle de l'environnement familial dans ce passage d'un niveau à un autre, afin d'orienter le comportement des parents vers des attitudes réalistes.

★

★ ★

Me voici par le biais de cette recommandation amené à ma conclusion : l'école **des** parents est d'abord l'école **par** les enfants. Ne faut-il pas dans le domaine difficile et complexe des valeurs, se mettre d'abord à l'écoute des enfants, je veux dire s'instruire d'eux, de leurs aspirations, de leurs rêves impraticables, pour les aider à se libérer de l'inquiétude et du malaise, les aider à substituer la hiérarchisation des décisions personnelles au recours à l'autorité, les aider au pluralisme des interprétations, apprendre à élaborer ensemble des règles en utilisant ce *désir de la règle*, présent chez le jeune, qui vient d'être évoqué ?

Apprendre la tolérance n'est pas pour autant pratiquer l'abandon. Car il n'y a pas de conquête sans opposition, et on ne peut s'appuyer que sur ce qui résiste. La réflexion de l'école des parents, quel que soit le contexte culturel social ou géographique, n'aurait-elle pas intérêt à s'appuyer sur les stratégies du refus ? Comment ne pas céder au caprice, comment ne pas chercher à plaire en toute circonstance ? A un monde en flux (ou parfois en déliquescence) il faut vouloir opposer la solidité des valeurs essentielles, qu'elles soient *modernes* ou *traditionnelles*. Négocier, certes, mais ne pas capituler sans conditions. L'enfant, alors, ne sera plus seulement *une valeur économique* ou *une valeur affective*. Il se construira lui-même. Le devoir des parents serait alors de savoir dire non. Valeur essentielle : savoir dire non, par amour.

Henri Dieuzeide

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE



Autour du thème «Famille et valeurs», nous avons sélectionné une soixantaine de titres (ouvrages, articles de revue, numéros spéciaux). Une trentaine de mots-clés résumant le contenu de l'ensemble. Voici la liste de ces mots-clés par ordre alphabétique : affectivité, amour, anthropologie, arts, audio-visuel, civisme, couple, école, éducation, famille, hygiène, intelligence, jeunesse, laïcité, liberté, langage, loisirs, médias, morale, philosophie, politique, psychanalyse, psychologie, religion, santé, sexualité, sociologie, télévision, travail, valeurs.

- Maurellet (B.) Capdeville (P.). - Vers l'idéal laïque et républicain à travers les plus belles pages de toutes les littératures. Paris, 1904, Librairie Armand COLIN.
- Bouglé (C.) - Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs. Paris, 1922, Librairie Armand COLIN.
- Dottrens (Robert). - Education et Démocratie (Réflexions, responsabilités, perspectives). Paris, Neuchâtel 1946. DELACHAUX & NIESTLE.
- Freinet (Célestin). - L'éducation au travail. Cannes, Ed. OPHRYS, 1948.
- Schaller (J.P.). - Morale et affectivité. Mulhouse, 1962, Ed. SALVATOR.
- Berge (André). - Propos aux parents et aux éducateurs. Paris, AUBIER, Ed. MONTAIGNE, 1961.
- Isambert (André). - L'éducation des parents. Collection Sup. Paris, PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE. 1968, Préface de Georges Heuyer.
- Durkheim (Emile). - L'Education morale, Nouv. Ed. Paris, PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 1963.
- Roig (Charles), Billon-Grand (F.). - La socialisation politique des enfants. Contribution à l'étude de la formation des attitudes politiques en France. Paris, A. COLIN, 1968.
- Neill (A.S.). - Libres enfants de Summerhill. Trad. de l'anglais par Micheline Laguilhomie. Préf. de Maud Mannoni. Paris, F. MASPERO, 1970.
- Piaget (Jean). - Le jugement moral chez l'enfant. Bibl. de philosophie contemporaine. Paris, P.U.F., 1973.
- Debré (Robert) et al. - Psychologie de la vie familiale (Encyclopédie de la psychologie). Paris, F. NATHAN, 1971.

- Lebovici (Serge) Soulé (Michel). - La connaissance de l'enfant par la psychanalyse. Paris, P.U.F. 1970, index, bibliographie.
- Eil (Ernst). - Nouvelles familles, nouvelle éducation. Trad. de l'allemand, par Georges Rustin. Adapt. de Claude Lauriot - Prévot. Paris, LE CENTURION, 1973.
- Harris (Alan). - Language and values : Some philosophical questions. MILTON KEYNES, UNIVERSITY PRESS, 1975.
- Kay (William). - Moral Education. A sociological study of the influence of Society home and school. GEORGE ALLEN AND UNWIN Ltd. - LONDON, 1975.
- Neill (A.S.). - La liberté, pas l'anarchie. Réflexions sur l'éducation et l'expérience de Summerhill. Paris, PAYOT, 1978.
- Naud (André). - L'esquisse : l'école et les valeurs. Conseil supérieur de l'éducation. Québec, MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION, 7ème éd. 1980. Bibliogr. index.
- Mendras (Henri) sous la direction de... - La sagesse et le désordre. France 1980. Bibli. des Sciences humaines. N.R.F., éd. GALLIMARD, Paris.
- Abastado (Claude). - Messages des médias. Paris, CEDIC, 1980, ill. tabl. graph. fig. bibliogr. index.
- La famille et l'école, n° 104, LES AMIS DE SEVRES, Sèvres, 1981.
- Kohlberg (Laurence). - Essays on moral development. New-york, London, Mexico, Sao-Paulo, Sydney, HARPER AND ROW. I - the philosophy of moral development : moral stages and the idea of justice, 1981.
- Segalen (Martine). - Sociologie de la famille, Paris, A. COLIN, 1981.
- Vezin (Annette). - Maman travaille... et alors ? Paris, CASTERMAN : F.N.E.P.E., 1981.
- Dousset (Maurice). - La famille et les médias. Rapport au Premier ministre, Paris, DOCUMENTATION FRANÇAISE, 1981.
- Flandrin (J.L.). - Le sexe et l'occident : évolution des attitudes et des comportements. Paris, Ed. du SEUIL, 1981.
- Cros (Louis). - Quelle école pour quel avenir ? Les apports de la recherche à l'éducation : essai de synthèse. Coll. Enfance, Education, Enseignement. Paris, CASTERMAN, 1981.
- Mandra (Robert). - La mosaïque éducation. Paris, Editions Edilig, 1982.
- Gloton (R.). - Le travail, valeur humaine. Une école pour nos enfants. Paris, Editions CASTERMAN, 1982.

- Fell (Martine). - Ça va la famille ? De la tradition à l'avant-garde, enquête sur les styles de vie. Paris, LE HAMEAU, 1983.
- Bissonnier (Henri). - Valeurs en éducation et en rééducation. Paris, Ed. FLEURUS, 1983.
- Foucault (Michel). - L'interdit et la transgression. (Avec Roger Dorey, Dominique Pérard, Yvette Assedo, Christiane Tronchot, Jean-Michel Rey) Paris, BORDAS, 1983.
- Bergeret (Lazarine). - Il refuse d'aller à l'école, Paris, CASTERMAN, 1983.
- James (E.), Anthony et Colette Chiland. - Parents et enfants dans un monde en changement. L'enfant dans sa famille, 1983.
- Klein (Jean-Pierre). - Les masques de l'argent : comment l'argent circule dans la famille. Comment il y met en place les pièges de la société. Paris, R. LAFFONT, 1984.
- Leif (Joseph). - L'apprentissage de la liberté; Paris, E.S.F., 1983.
- Carton (Michel). - L'éducation et le monde du travail : étude préparée par le Bureau international d'éducation. Paris, UNESCO, 1984.
- Kellerhals (Jean). - Microsociologie de la famille, avec Pierre-Yves Tromby, Emmanuel Lazare - Coll. Lucile Valente, Paris, P.U.F., 1984.
- Mount (Ferdinand). - La famille subversive, Bruxelles, P. MORDAGA, 1984.
- Sullerot (Evelyne). - Pour le meilleur et sans le pire. Paris, FAYARD, 1984.
- Donegani (Jean-Marie), Lescanne (Guy) et le groupe de recherche de Bayard - Presse. - Les raisons de vivre des Français de 20-40 ans, Paris, LE CENTURION, 1982.
- Barbara (Augustin). - Mariage sans frontière. Paris, Ed. du CENTURION, 1985.
- Générations, Liens et coupures, Paris, LE GROUPE FAMILIAL - FNEPE, 1984.
- Les couples face au mariage. LUMIERE ET VIE, n° 174. Lyon, LUMIERE ET VIE, 1985.
- Bekombo (Manga). - Approche anthropologique de la parenté, in LE GROUPE FAMILIAL n° 110 (La place des parents). Ed. F.N.E.P.E., Paris, 1986.
- Cifali (M.) Moll (J.). - Pédagogie et psychanalyse. Paris, DUNOD-BORDAS, 1985. bibliogr.

- Delay (Jean). - Le petit enfant et les enjeux éducatifs. Paris, NATHAN, 1985.
- Grimm (R.). - Les couples non mariés. Genève, LABOR ET FIDES, 1985.
- Chabaud - Rychter (D.) Fougeyrollas, Nebez (D.), Southonnax (F.). - Espace et temps du travail domestique. Paris, LIBRAIRIE DES MERIDIENS, 1985.
- Jacquinot (G.). - L'école devant les écrans - Paris, E.S.F. 1985 (Coll. Sciences de l'Education).
- Lemoine (P.). - Transmettre l'amour : une éducation à l'écoute de l'enfant. Paris - NOUVELLE CITE, 1986.
- Dossier : Les amours adolescentes. Paris, l'ECOLE DES PARENTS, éd. F.N.E.P.E. n° 3, 1986.
- Leif (J.). - L'éducation sociale et morale : l'homme et le citoyen, Paris, DELA-GRAVE, 1986.
- Czarnecki (Stéphane). - La maison des enfants heureux, in REFORME, 26 décembre 1987 et 2 janvier 1988. L'auteur de l'article renvoie à quelques ouvrages sur la famille d'adoption, notamment : Combes (Claudette). - Les enfants de la joie, Paris, Editions LAFFONT.
- Trémolières (Claire). - Bon appétit la vie. Diététique junior, mode d'emploi. Grain de sel, coll. dirigée par le Dr Dolto-Tolich, Paris, HATIER, 1986.
- Bouton (Jeannette) et Dr Catherine Dolto-Tolich. - Vivre le sommeil. Connaître, respecter, aimer son sommeil. Grain de sel, Paris, HATIER 1987.
- Berthier (René) dirige une collection qui comprend quatre titres pour les jeunes : Raoul Follereau, l'abbé Pierre, 1986.
Blaise Pascal, Charles Péguy, 1987.
Paris, Editions FLEURUS.
- Autorité, obéissance ? n° 128 de la revue LES AMIS DE SEVRES, Sèvres 1987, 1, avenue Léon Journault 92311 SEVRES cedex.
- De la Gorce (Francine), Vice présidente d'A.T.D.. - Quart Monde, : Famille, terre de liberté, Edition SCIENCE ET SERVICE, 1987.
- Burguière (André), Christiane Klapisch - Zuber, Martine Segalen, et Françoise Zonabend, (sous la direction de). - Histoire de la famille, 2 volumes, Paris, ARMAND COLIN, 1987.

Robert Damoiseau

CONDITIONS D'ADHESION

FRANCE ET ETRANGER

Envoyer le montant de l'adhésion (membres adhérents : 160F - membres bienfaiteurs : 250F) aux «Amis de Sèvres», 1, avenue Léon-Journault, 92311 Sèvres - C.C.P. 69 59 99 B Paris

A NOS LECTEURS DE L'ÉTRANGER



La liste des correspondants Hachette à l'étranger qui figurait depuis longtemps à cette place n'était plus à jour. Nous avons donc lancé une campagne internationale, qui se poursuit encore afin de pouvoir vous indiquer les librairies où vous pourrez effectivement bientôt vous procurer **Les Amis de Sèvres**.

Nous ont déjà confirmé leur accord :

de **CHYPRE**, la librairie papeterie française LA BOITE A LIRE,
8^e, rue Prévezas, NICOSIE - 136 - Tél. 54184.

d'**IRLANDE**, *Modern Languages Limited*,
39 Wetland Row, DUBLIN 2 - Tél. 764285.

de **SUISSE**, le département diffusion de la LIBRAIRIE PAYOT,
rue des Côtes de Montbenon, 30 -
adresse postale : Case Postale 3212, CH 1002 LAUSANNE - Tél. 20. 52. 21.

(à suivre)

CENTRE INTERNATIONAL D'ETUDES PEDAGOGIQUES
1, avenue Léon Journault - 92311 Sèvres Cedex - France - tél. (1) 45.34.75.27